

« LE MARDI GRAS

DE

DAME HYPNOSE »

Bonjour Louis, bonjour mon petit Loulou ...La journée a été rude. Je ne pensais jamais réussir à venir te parler. A mon âge, j'ai de plus en plus de mal à porter mes paniers remplis de moules, à gravir la falaise d'autant que les pluies de cet hiver rendent l'escalier de bois détrempé et glissant. Et tout cela pour gagner si peu. A soixante-six ans, mon pauvre Loulou, c'est épuisant la solitude. Tu me manques de plus en plus... »

Maria se mit à pleurer, appuyée contre le mur du Calvaire des Marins où elle venait si souvent observant étrangement la mer comme si elle lui reprochait de lui avoir ôté son mari, le treize Février mille neuf cent vingt-six, le jour de Mardi gras. Ce matin-là, très tôt, elle lui avait encore préparé sa gamelle avant qu'il n'embarquât sur le petit chalutier, le « Saint-Pierre », construit jadis par des charpentiers d'Etaples, sur lequel il était pêcheur depuis l'âge de seize ans. Quand Louis partit, emportant un filet que Maria avait raccommoqué le Dimanche précédent, comme d'habitude il ne soucia guère de la tempête qui s'annonçait ; d'inquiétants nuages étaient arrivés vers la fin de la nuit comme s'ils voulaient surprendre les hommes et un vent déchaîné les avait déjà chassés afin qu'un autre escadron tout autant menaçant pût envahir à son tour un ciel qui semblait enfermer le port de pêche ; une terrible houle façonnait d'énormes vagues qui soulevaient les chalutiers qui étaient déjà sortis du port avant de sembler les engloutir dans un creux impressionnant dont on craignait qu'ils n'en sortissent jamais. C'est hélas ce qu'il advint du « Saint-Pierre », de ses cinq hommes d'équipage dont l'infortuné Louis, jeune époux de Maria. Ce soir-là elle l'attendit longtemps, la gorge nouée comme si un nœud de marin la lui serrait ; vainement, elle avait mis les assiettes pour les crêpes du Mardi gras. Louis ne reviendrait plus; il ne put jamais savourer le regard émerveillé de son fils pour lequel il avait terminé la veille au soir une maquette d'un chalutier d'un vert émeraude, comme l'était le « Saint-Pierre », et qu'il lui avait déposée discrètement dans sa chambre, le matin, avant de partir. Tout cela revenait à l'esprit de Maria. Bien sûr, ce soir, comme c'était Mardi gras, elle ferait des crêpes pour ses petits-enfants, pour les gosses du quartier qui viendraient masqués comme à l'habitude, pour quémander une petite pièce ou un « raton », terme régional désignant une crêpe, tout chaud et ruisselant de cassonade. Mais, hélas, la place du père, au bout de la longue table de chêne, serait encore vide, comme elle l'était depuis trente ans déjà.

Maria s'était relevée et elle se dirigea vers le mur où les noms des marins disparus s'égrenaient sinistrement. Comme on était en Février, n'ayant pas de fleurs dans son jardinet, elle avait apporté un timide bouquet de fleurs séchées qu'elle désirait accrocher à la petite bouée rouge et blanche qui entourait la photographie de son mari. C'est alors qu'avec stupeur et indignation elle vit que cette photo avait disparu. Rouge de colère, elle s'approcha du mur et sa colère se transforma en stupéfaction, en effarement. Le nom et le prénom de son époux ne figuraient plus sur le muret, ne laissant aucune trace, aucun signe de profanation, comme s'ils n'y avaient jamais été inscrits. Elle se mit à douter, observant l'ensemble de ce lieu de mémoire. Seule l'évocation de son époux s'était étrangement volatilisée. Croyant à un rêve ou peut-être un cauchemar, elle toucha fébrilement les inscriptions funéraires tout à l'entour et constata leur réalité. Alors elle prit peur, elle en perdit même ses fleurs et courut, courut, comme on pouvait encore courir à cet âge vers la sortie de ce cimetière particulier, sans bien même savoir où elle irait ainsi.

« Bonjour Alfred, bonjour mon homme...La journée fut harassante. J'ai bien cru que je ne pourrais jamais venir te voir...Faire des lessives, des ménages, aux quatre coins des corons, pour augmenter ma maigre pension, c'est de plus en plus pénible. Soixante-trois ans, on n'est plus toute jeune...Je sais bien, tu ne voulais pas qu'on parle de la vieillesse, encore

moins de la mort. Tu m'as même convaincu que Dieu n'existe pas et pour une émigrée polonaise, crois-moi, ce n'était pas facile. Tu semblais tellement sûr de toi, même le jour de Mardi gras mille neuf cent trente-six quand tu m'as crié « A ce soir, chérie ! » Hélas, tu n'es plus revenu ... Ton copain Raymond est venu me chercher après le coup de grisou ; j'étais perdue, je suis partie en pantoufles, sans mettre le moindre chandail malgré le froid de Février. D'autres femmes étaient accourues sur le carreau de la mine. Dans cette bousculade, j'ai entendu des noms, des noms. Je croyais que c'étaient les rescapés, hélas, c'étaient les morts... Alfred Germont... Alfred Germont... Je n'entendais plus que ce nom, mes jambes ne savaient plus pourquoi elles devaient encore me soutenir, mes yeux ne savaient plus ce qu'ils regardaient. Jérôme, ton autre copain, un rescapé, me prit par le bras et j'ai bien vu qu'il cachait ses larmes malgré le poussier qui avait noirci son visage, comme chaque jour. »

Olga se mit à pleurer, en ce jour de Mardi gras, comme chaque année en ce même jour depuis ce drame, au pied d'une stèle, sur le carreau de la mine, où les noms des treize mineurs victimes du grisou rappelaient les dangers de leur labeur. Chaque année, Olga amenait des fleurs en ce jour de souvenir ; cette fois, elle avait apporté du mimosa, acheté chez le fleuriste ; certes, il était cher mais elle y tenait beaucoup et elle s'apprêtait à le déposer au pied du monument funéraire entre les lampes de mineur qui encadraient les gerbes officielles ou anonymes. Elle voulut jeter un œil sur le nom de son époux mais c'est alors qu'elle ressentit un choc, un surprenant malaise. Le nom d'Alfred avait disparu. Pourtant il devait bien s'y trouver, Germont, juste entre celui de Pierre Gayard et d'Honoré Huleux... Rien, aucune trace... Aucun espace vide entre Gayard et Huleux. Alfred lui avait bien souvent répété que le surnaturel n'était que le fruit de l'imagination délirante des hommes. Pourtant, face à de si étranges faits, elle était en droit de s'interroger. Ce phénomène la paralysait, la figeait devant la plaque commémorative. Elle se surprit à toucher maladivement les lampes de mineur, le marbre de la stèle... Tout semblait pourtant bien réel... Alors, elle s'affola, déposa n'importe où son mimosa et courut, courut, sans même bien savoir où elle irait ainsi...

« Bonjour Nicodème, bonjour mon cher Nico... Je suis épuisée et j'ai cru ne point venir malgré tout mon amour pour toi... Avec la pluie, la glaise est collante et il est pénible de marcher dans notre champ, derrière la pâture du Père Constant. Tu te souviens, au moment des betteraves, quand la terre doublait le poids de nos bottes, tu ne voulais jamais que je t'accompagne. Tu disais que ce n'était pas un travail pour une femme et tu préférerais que je reste dans la ferme à plumer les poules, les canards de Barbarie, à baratter la crème du lait, ou à nourrir les cochons. Ce matin, j'ai nettoyé l'étable, les clapiers, la porcherie. Tu comprends, Nico, si je vends les vaches ou la truie, que me restera-t-il comme ressources ? Je voudrais tant aider ton petit-fils qui va se marier à Pâques... Faut que je travaille encore. C'est dur, mais le plus dur, Nico, c'est ton absence. Aujourd'hui, c'est Mardi gras. Je pense encore davantage à toi, au Mardi gras de mille neuf cent seize, quand j'ai aperçu deux gendarmes dans la cour de la ferme. C'est drôle, j'ai tout de suite deviné ce qui était arrivé. J'ai abandonné le chaudron de pommes de terre que j'avais préparé pour les poules et j'ai couru vers les gendarmes. Ils m'ont dit qu'un poilu avait ramassé ta capote près d'une tranchée à Verdun, que tu avais probablement été déchiqueté par un obus. J'écoutais sans pouvoir ou plutôt sans vouloir mettre la moindre image sur ces mots si horribles. Je refusais de les entendre et répétais sans cesse « Verdun, Verdun... Verdun », relevant mon tablier gris sombre pour essuyer mes larmes devant ces gendarmes impassibles. Certes ils n'étaient en rien responsables de mon malheur mais j'eus l'envie de les chasser, refusant cette monstrueuse réalité. Sans doute firent-ils mine de ne pas deviner l'agressivité de mon regard et l'un d'eux, d'une façon beaucoup plus humaine me tendit avec respect, peut-être même

avec affection, la dernière lettre que tu me destinais ainsi que la photographie de moi que tu avais voulu emmener avec toi lors de la mobilisation. Ces choses précieuses provenaient d'une poche de ton uniforme, sans doute méconnaissable selon leurs dires.»

En disant cela, Ernestine ne pouvait retenir ses larmes humectant son visage que le travail dans les champs avait tellement coloré qu'il était difficile de deviner qu'elle était âgée de soixante-quatre ans, ce qui en mille neuf cinquante-six était déjà un signe de vieillesse. Ernestine, qui ne pouvait se recueillir sur la tombe de son mari, venait régulièrement auprès du monument aux morts, pour la patrie disait-on, édifié sur la place du village. Les noms des soldats victimes de la Grande guerre avaient été rejoints par ceux de la seconde guerre mondiale et le maire du village, un ancien déporté, affirmait qu'un nouveau conflit s'annonçait. Ernestine ne prêtait guère attention à ces inquiétudes car, pour elle, la vie s'était arrêtée en mille neuf cent seize et, sans être égoïste, il semblait qu'elle fuyait le monde et retrouvait son cher Nico en pensée, seule dans ses champs, seule dans sa ferme, seule dans la grange qui conservait ses murs de torchis. Ce jour-là de mille neuf cent cinquante-six, ce jour de Mardi gras, malgré les quelques personnes présentes pour le marché hebdomadaire peu fréquenté en hiver, elle ignorait les autres et s'adressait presque à voix haute à son défunt mari. Sa vue ayant baissé, elle avait désormais des difficultés à lire distinctement le nom de son époux, Nicodème Carpin, gravé juste au-dessous d'une frise représentant des poilus suivant à demi courbés un canon tiré par un cheval. Ernestine leva les yeux vers les inscriptions funéraires et chercha vainement le nom de son mari. Elle crut bien sûr à une baisse accrue de sa vue mais très vite elle se demanda pourquoi parvenait-elle néanmoins à deviner le nom des autres victimes. Sa perplexité fut si forte qu'elle demanda à une dame qui se reposait sur l'unique banc de la place de lui dire si elle voyait le nom de Carpin sur le monument aux morts. Surprise par cette question, la dame, qui ne connaissait Ernestine que de vue, scruta consciencieusement le monument et avoua que ce nom ne figurait pas. Ernestine cria si fort que la dame s'éloigna, surprise et décontenancée. Le cerveau d'Ernestine perdait soudain toute sa logique, ce simple bon sens des gens de la campagne, si bien qu'elle quitta ce lieu troublant, en observant le ciel et en s'écriant : « Mon Dieu, Jésus Marie !!! » Malgré la fatigue, malgré le vent qui la faisait haleter, elle hâta le pas et on eût dit qu'elle courait, courait, ne sachant où elle allait...

Une brume épaisse s'était déployée sur le rivage. Quelques chalutiers rentrés au port ne se distinguaient plus que par le bruit des caisses remplies de carrelets ou de crabes que les marins déchargeaient sur les pontons. La sirène troublait un paysage figé sous la brume de façon lancinante ; les femmes de la côte connaissent le son morbide de cette corne de brume et elles attendent anxieusement ces soirs-là le retour de leurs maris, de leurs fils... Maria s'était à peine aperçue de cette arrivée de ces nuées opaques. Elle ne savait plus ce qu'elle faisait, où elle allait. Pourquoi le nom de son mari ne figurait-il plus sur le mur du Calvaire des marins ? Pourtant elle se répétait qu'il était mort, qu'on avait gravé son nom avec celui des autres marins du « Saint-Pierre », qu'un prêtre avait récité le « De profundis », même que sa barrette avait failli tomber sur la falaise lorsqu'il jeta son regard vers le panache de fumée ocre jaune s'élevant des cheminées des aciéries. Elle se demandait si elle rêvait. Elle en vint même à penser que sa mort n'aurait été qu'un long cauchemar et qu'il était peut-être vivant, mais aussitôt elle se dit qu'elle était folle d'imaginer une telle hypothèse. Elle continua son chemin, longtemps, longtemps... Elle n'entendit plus les goélands qui escortaient les ferries venant d'Angleterre. Le port semblait disparu. Le paysage lui parut nouveau. Certes, la brume avait estompé les contours des arbres, des rochers, de la falaise mais elle ne reconnaissait pas

ce chemin. La brume était de plus en plus froide et le fichu qu'elle avait sur la tête n'empêchait pas ses cheveux grisonnants, auxquels l'air marin gorgé de sel avait rapidement donné un aspect clairsemé, de devenir moites, désagréables à porter. Où se trouvait-elle donc ? Elle aurait voulu croiser quelqu'un, s'adresser à quelque passant, mais elle ne vit personne. Seul un chien errant, les poils lustrés, grelottant de froid, esquissa un léger aboiement quand il l'aperçut puis s'enfuit à son approche. Soudain, une lueur diffuse apparut dans le lointain. Elle l'intriguait. Un phare, songea-t-elle, pourtant il n'y en avait guère si loin du port. Elle marcha quelque temps encore vers cette lueur obsédante qui l'attirait et l'épouvantait simultanément. Peu à peu elle comprit qu'il s'agissait d'une lumière provenant de la lucarne d'un vaste hangar qu'elle n'avait, à son étonnement, jamais rencontré. Elle était désormais transie et éprouvait une sorte de malaise malgré l'habitude qu'elle avait d'affronter les rigueurs de l'hiver quand elle allait cueillir les moules qu'elle vendait ensuite. Pourquoi y avait-il de la lumière dans ce hangar inattendu ? Qui pouvait bien s'y trouver ? Pouvait-elle espérer quelque réconfort physique ou moral en y entrant ? Elle hésita longuement, très longuement.

Une bruine hivernale dégouлина sur le chevalement qui, tel un beffroi ou une tour, signale à lui seul la présence d'une cité minière. Les terrils dissimulèrent leurs cônes cendrés dans un ciel toujours plus bas. Olga, toute bouleversée par sa découverte, errait dans ce paysage qui lui sembla de moins en moins familier. Seule l'odeur de la cokerie toute proche lui fit penser qu'elle ne rêvait pas. Pourquoi donc le nom de son défunt mari n'était-il plus sur la stèle commémorative ? Néanmoins se disait-elle, hélas, mon cher Alfred est bien mort à la mine, il y eut bien une cérémonie où le maire inaugura ce monument et déposa une énorme gerbe de glaïeuls blancs et rouges mélangés, tandis que la fanfare de la commune joua la marche funèbre. Alfred avait fait partie de cette fanfare et il se rendait souvent dans les villes des alentours, armé de son bugle dans lequel il soufflait si fort que ses joues pourtant osseuses doublaient de volume, pour les ducasses, la « Sainte-Barbe », patronne des mineurs, la sortie des géants locaux. Olga n'y comprenait rien, se demandant même si elle avait encore ses esprits, si elle existait réellement, elle qui avait tant écouté les discours davantage matérialistes que cartésiens de son époux. Quand il rentrait les soirs où il avait assisté à la réunion du parti communiste local, il s'en prenait par des diatribes mal échafaudées à l'Eglise, aux croyances religieuses de toute nature, à tout ce qui s'apparentait au surnaturel, à la métaphysique. Olga avait peut-être en son for intérieur conservé une parcelle de religiosité, unique héritage de sa famille restée en Pologne, mais pour vivre en symbiose avec Alfred elle refoulait au fond d'elle-même toute opinion qui eût pu agacer son mari dont la tolérance n'était point la première qualité. La générosité et l'immense courage d'Alfred, par contre, étaient reconnus dans son entourage et admirés par son épouse. Si le surnaturel n'existait pas, association de langage incohérente d'ailleurs, pourquoi Olga subissait-elle aujourd'hui une atmosphère aussi déconcertante et pesante ? Même les corons ne lui semblaient plus familiers. Il était difficile de distinguer chaque maison identique à sa voisine, avec les mêmes volets verts délavés par les pluies de l'hiver, chaque acacia qui n'avait plus suffisamment de feuillage pour protéger un merle rabougri ou un sansonnet frileux. La poussière rougeâtre, quelque peu schisteuse, sur le chemin menant à la cokerie, ne collait même plus aux semelles des gros souliers d'hiver et il apparaissait à Olga que sa démarche était inhabituelle. Certes, elle longea un canal, comme elle le faisait chaque soir en rentrant chez elle, lorsqu'elle était encore cafus, trieuse de charbon qu'il fallait épierrer, avant ce coup de grisou mortel qui la fit abhorrer la mine, mais elle ne le reconnut pas. Une péniche s'y trouvait mais elle n'arborait aucun pavillon coutumier de ces voies fluviales du bassin minier du Nord de la France. Quel était donc cet endroit où elle était venue malgré elle ? Peu à peu, elle ne vit plus de maisons, l'éclairage public faisait défaut, une épaisse nuit semblait s'ingénier à faire disparaître tout

repère humain. Elle prit peur, elle eut froid car la bruine redoublait d'intensité, lorsque soudain, très loin, elle devina une lueur. Malgré ses jambes lasses, elle tituba vers ce lumignon d'espoir ou d'épouvante qui provenait d'un hangar qui lui était totalement inconnu. Était-ce prudent d'y entrer, d'y chercher un quelconque réconfort, une quelconque réponse à son angoisse ? Elle hésita longuement, très longuement...

La pluie des derniers jours fit soudain place à la neige. Les poiriers des vergers retenaient jalousement sur leurs branches rugueuses les larges flocons qu'une bise mordante faisait tourbillonner avant qu'ils ne s'amoncellent dans les chêneaux des fermes ou des granges, ou qu'ils ne s'agrippent au faite d'une tonnelle ou ne terminent leur capricieuse descente en se posant avec élégance sur quelque arceau de l'allée d'un jardin. Sans l'avoir remarqué, Ernestine avait depuis longtemps déjà dépassé les dernières demeures qui bordaient le village et que la neige uniformisait progressivement. Elle ne se demandait pas même où elle était, ni même où elle allait ; son esprit faisait défiler de façon incessante, et le monument aux morts, et les noms de ces jeunes soldats originaires souvent de son village et qu'elle avait parfois rencontrés au bal avant qu'elle ne se fiançât avec Nicodème, fils aîné d'un charron d'un village voisin. Elle cherchait toujours, en pensée cette fois, le seul mot qu'elle aurait voulu lire sur le monument, le patronyme de son époux, alors qu'il lui avait été si éprouvant d'assister à son inscription deux ans après la fin de la Grande guerre. Nicodème était bien mort, songeait-elle, même si jusqu'à la fin de la guerre elle conservait un espoir déraisonnable, celui que les gendarmes eussent été mal informés, qu'il n'eût été que blessé, fait prisonnier peut-être, envoyé en Allemagne, et qu'il reviendrait, qu'elle le retrouverait à l'endroit même où il l'avait quittée, auprès du petit pont où le sentier hérissé de silex et creusé d'irrégulières ornières rejoignait la petite route bordée de peupliers, cimes favorites des corbeaux. Une sinueuse rivière aux berges plantées de saules qui, l'été, dissimulaient les hérons guettant gardons ou brochetons, se déroulait aux pieds d'Ernestine mais celle-ci n'eut pas l'impression de la connaître. Certes, un ruisseau effleurait son village mais il était moins large, moins boisé sur ses rives. Ernestine trébuchait car la neige commençait à rendre glissant le chemin qu'elle empruntait en ignorant où il menait. De plus en plus drue, la neige rapprochait sans cesse l'horizon, un horizon toujours plus flou, toujours plus blanc, toujours plus aveuglant. Le froid glaçait les mains d'Ernestine qui n'avait pas emporté ses mitaines, n'ayant pas imaginé cette fuite éperdue ; le gel faisait souffrir ses pieds chaussés de vieilles galoches qu'elle ne quittait que le Dimanche malgré les moqueries de certains enfants qui l'avaient surnommée « grand'mère galoches » ce dont elle ne se souciait guère. Aucune chose dans ce paysage ne lui était familière. Elle marcha une heure, deux heures, peut-être plus, peut-être moins, ayant perdu la notion du temps, elle qui pourtant, dans ses champs, trouvait toujours quelque signe sonore ou visuel pour la renseigner sur l'heure, qu'il s'agisse du son provenant du clocher de l'église ou de l'emplacement apparent du soleil sur la ligne d'horizon, jusqu'aux habitudes, au comportement de certains animaux, campagnols ou vanneaux, par exemple. Tous ses sens la trompaient aujourd'hui et elle confondit avec naïveté un simple épouvantail brandissant un minable balai sans poils avec la silhouette enneigée d'un lointain ramoneur. Le moindre taillis de sureaux devenait un groupuscule de spectres blafards. Il lui semblait qu'elle perdait la raison. Seul le croassement de quelques corbeaux perchés dans un noyer lui redonnait un soupçon d'existence. Elle aurait intensément voulu rencontrer quelqu'un de ses connaissances, un voisin, le curé du village, le garde-champêtre. Qu'auraient-ils faits à errer dans ce paysage insolite qui n'avait plus aucun point commun avec son univers quotidien ? Où était-elle ? Le crépuscule donna un éclat plus vif au tapis de neige mais ce soir-là elle ne pouvait s'en apercevoir, le contempler, comme elle avait coutume de le faire, assise près d'une étroite et basse fenêtre donnant sur le jardin, le poulailler, les pâtures, un rideau d'aubépines. Malgré la

blancheur extrême de ce paysage, ses yeux mouillés d'inquiétude perçurent une lueur. Elle provenait d'un hangar dont Ernestine ignorait l'existence. Elle aurait été tentée d'y entrer, de s'y reposer, peut-être même d'y rencontrer une présence rassurante mais ce hangar était tellement inattendu sur son mystérieux chemin qu'elle hésita longuement, très longuement...

Maria sursauta lorsque la porte du hangar grinça très fort quand elle osa l'ouvrir. Elle aperçut des râdeaux, des fourches, un tonneau et des bottes de paille qui formaient une véritable forteresse. Comme s'il l'attendait, un tabouret, un tantinet bancal, était proche de l'entrée. Elle s'y assit n'osant demander si quelqu'un était à l'intérieur de ce hangar en apparence banal quoiqu'il comportât mille recoins mal éclairés. Brusquement elle se leva quand elle remarqua que la porte s'ouvrait soudainement. C'était Olga qui ne s'attendait guère à découvrir une autre femme aussi épouvantée qu'elle-même. Elles s'observèrent tout en demeurant muettes. Maria allait tout juste se risquer à questionner Olga lorsqu'elles se retournèrent prestement toutes deux, intriguées par un nouveau grincement très prolongé de la porte du hangar qui s'ouvrait avec une certaine prudence ou une évidente appréhension, et elles devinèrent la présence d'une femme, terrorisée, épuisée, les yeux hagards. Ernestine venait d'entrer, elle aussi.

Un rire sarcastique provint alors du fin fond du hangar. Brandissant un falot d'écurie pour mieux se mettre en évidence, une forme humaine apparut. En apparence, il s'agissait d'une femme, âgée sans doute, mais on la voyait à peine car elle était presque recouverte d'une bure de toile marron. Son éclat de rire trahissait son triomphe assurément mais lorsque son regard, de manière fugace, fut perceptible devant le falot, il révéla une certaine compassion pour ces trois vieilles qui étaient pétrifiées. Cet être inattendu leur fit signe de s'asseoir. Maria retrouva son tabouret tandis qu'Olga et Ernestine partagèrent une botte de paille couchée sur le pavé humide. L'étrange dame s'adressa à ces trois femmes au regard interrogateur sur un ton plutôt apaisant :

« J'imagine très bien votre surprise et votre angoisse. Mais sont-elles plus fortes que la douleur que vous éprouvâtes à la disparition subite de vos maris, sont-elles plus difficiles à supporter que le chagrin qui vous étreint depuis tant d'années, sont-elles plus insidieuses que l'impensable espoir que vous conservez toutes trois de retrouver un jour vos défunts maris, même toi Olga qui prétend ne plus croire en un au-delà ? »

Comment cette personne apparue dans le hangar pouvait-elle connaître le malheur qui avait brisé la vie de chacune de ces femmes et comment pouvait-elle savoir le prénom d'Olga et pénétrer dans le secret de ses plus intimes convictions ? Ces paroles accablaient davantage encore le cerveau persécuté de nos trois veuves qui perdaient toute notion de lieu, de temps, d'existence en quelque sorte. L'étrange oratrice reprit son discours qui se fit plus solennel :

« Si vraiment vous souhaitez retrouver vos époux, je vais vous en indiquer le chemin. Il sera beau, plein d'espérance mais il faudra encore être forte, très forte, inébranlable. Je serai encore présente en cet instant pour vous y aider...

Je puis vous dire mon nom, « Dame Hypnose », ce qui ne vous dira rien assurément. J'interprète les rêves éveillés, je génère les rêves endormis, les effroyables cauchemars, je les

tricote, les dissocie, les mélange à mon gré, les prolonge ou les écourte selon ma fantaisie. Je me joue du temps, des distances, des lieux que je modifie, reconstitue, enjolive ou enlaidis selon mon bon plaisir. J'ignore la logique des saisons et je transporte les êtres en des décors qui se veulent tantôt estivaux, tantôt hivernaux, sans aucune règle climatique mais simplement du fait de mes caprices. Je rends les humains vaporeux, virtuels, évanescents. Certains s'en étonnent, beaucoup y prennent un certain plaisir car ils quittent un monde difficile, contraignant, pesant. Il arrive parfois que ce monde invraisemblable les effraie car ils y perdent tout support visuel, auditif, olfactif, tactile surtout, mais je ne puis m'empêcher de jubiler en les voyant déconcertés non point par une cruauté malsaine mais par une jouissance un peu naïve, puérile. Je crois même que quelquefois, lorsque je les observe savourant d'incroyables instants d'un bonheur imaginaire, je partage leur joie et j'éprouve une peine sincère à les extraire de ce monde chimérique. Ce qui me ravit le plus et me fait mesurer l'étendue de ma puissance c'est de provoquer des rencontres inattendues, où les mots « présent » ou « passé » n'ont plus de consistance, l'espace n'a plus de distances préhensibles. Je fais douter les hommes, je leur donne de fragiles espoirs, je leur assène d'insoutenables angoisses. Mon pouvoir me semble infini dans ces moments d'ivresse mais je me souviens, dès que les prémices du réveil se manifestent ou que la mort survient, que je ne suis ni Dieu, ni Diable, que je n'ai aucune emprise sur le monde réel, aucun ascendant sur l'existence ou la disparition des humains. Sans doute pensez-vous alors que je ne peux rien pour vous, ce serait bien mal connaître les délices qu'éprouvent les gens quand ils vagabondent dans un monde illusoire et qu'il n'est pas toujours conseillé de leur ouvrir les yeux, de leur présenter un miroir qui ne soit pas fallacieux. Voilà pourquoi je me présente à vous. Je vous emmènerai sur un chemin qui vous ravira, vous enchantera, après celui que vous empruntâtes malgré vous et qui vous éprouva tant, et je vous rejoindrai à l'issue de ce chemin pour vous offrir un univers, spécieux certes, mais tellement séduisant, pour vous proposer un instant de bonheur dont vous rêvez toutes trois, sans vraiment y croire, celui de retrouver vos chers époux. Néanmoins, je vous rappelle que je ne suis point Dieu et que je ne puis vous offrir qu'une rencontre virtuelle, mais dont le semblant de réalité suffira à vous enfermer dans une illusion que vous refuserez peut-être de quitter, si vous avez assez de force pour croire au surnaturel. Une épreuve vous attend mais ne vous posez pas de questions inutiles, écoutez et suivez mes injonctions sans aucunement vous tourmenter. Vous suivrez le chemin que je vais vous indiquer et qui vous paraîtra merveilleux afin de rejoindre vos demeures pour y préparer les crêpes de Mardi gras avant l'arrivée du soir pour régaler vos petits-enfants et leurs camarades d'école, comme vous le fîtes chaque année malgré la vive douleur que ce jour de Mardi gras réveille en vous depuis la mort précoce d'Alfred, Louis ou Nicodème. Chaque soir de Mardi gras vous ne voulûtes jamais montrer votre douleur, ni ternir la joie de vos hôtes déguisés. Cette année encore ils seront nombreux, sous leurs masques, à venir goûter les crêpes suaves de la grand'mère dont vos petits-enfants auront tant loué les mérites auprès de leurs copains. Vous irez donc préparer la pâte sans vous poser nulle question.

Vous vous étiez égarées ; je dois dire que j'en fus un peu responsable, aussi vais-je vous indiquer le chemin du retour. Sans doute accomplirai-je encore quelques facéties car je suis insatiable mais allez votre chemin sans vous en soucier... Maria, tu emprunteras le sentier qui commence près de la grosse borne grise que tu vas découvrir à gauche de ce hangar. Ernestine, tu suivras la direction du petit bois de noisetiers, tu longeras les pâtures jusqu'au bosquet de charmes et là tu retrouveras ta route. Quant à toi Olga, tu franchiras le canal par le pont voûté que tu devineras à deux cents pas environ de ce hangar ; tout deviendra facile ensuite. »

Chacune aurait souhaité prononcer un mot, peut-être un remerciement, poser une question mais curieusement aucune ne parvenait à articuler un son vraiment audible. Elles ne purent pas non plus se parler entre elles ne percevant pas les mots qu'elles croyaient prononcer. Écoutant ce que Dame Hypnose leur avait dit, en dépit de leur étonnement, voire leur scepticisme, elles prirent chacune la direction recommandée.

Curieusement, la bruine qui glaça Olga, la brume qui enveloppa Maria, la neige qui se colla au chandail d'Ernestine avaient disparu. On eût dit le début du printemps. Maria parcourut des terrains vagues parsemés de frênes ou de touffes d'ajoncs qui retrouvaient leur vigueur et, plus elle progressait, mieux elle entendait des mouettes au cri goguenard et le sentier ressemblait de plus en plus à celui qui courait sur la falaise, serpentant entre des taillis et des blockhaus qui rappelaient que les printemps ne furent pas tous souriants pour les hommes, les pêcheurs de crevettes, les matelots qui durent parfois quitter leurs petites maisons de briques aux fenêtres tournées vers la mer. La houle et une brise à peine fraîche se conjuguèrent pour disperser les embruns et Maria comprit avec un bonheur intense qu'elle n'était plus bien loin de chez elle. Pendant ce temps, Olga avait longé le canal qui était sorti de son engourdissement apparent ; un rat d'eau la fit même tressaillir quand elle s'approcha des roseaux, nombreux le long des berges, pour observer une péniche lourdement chargée de charbon et qui arborait sans équivoque un pavillon belge un peu décoloré néanmoins ; elle aperçut l'épouse du marinier, c'est du moins ce qu'elle supposa, accrochant du linge sur une corde au-dessus de la péniche et, dès qu'Olga atteignit l'écluse, elle remarqua la présence de terrils jonchés de touffes d'herbe, peu jolies certes, mais qui égayaient cependant ces « montagnes du Nord » si souvent évoquées pour présenter la terre natale de son mari. Elle reconnut ensuite les rails acheminant des wagonnets et vit enfin un premier chapelet de maisons, toutes sœurs jumelles. Elle soupira de bonheur à l'approche de sa demeure qu'elle pouvait enfin situer avec une précision salutaire. Enfin, naturellement, Ernestine trouva, elle aussi, la nature vivifiée, merveilleuse, telle qu'elle aimait en parler autour d'elle, en évoquant la plaine, sa plaine. Les aubépines servaient à nouveau de perchoirs aux nids de pinsons ou de chardonnerets. Les fleurs des pissenlits rivalisaient avec les boutons d'or ou les pâquerettes pour couvrir les pâtures printanières. Pourtant se disait-elle il n'était que Mardi gras mais Dame Hypnose ne leur avait-elle pas promis un retour enchanteur ? Lorsque le parfum si personnel des lilas surplombant le mur de la cour de la mairie lui rappela une odeur coutumière, elle se dit alors, heureuse et soulagée, que sa vieille ferme était toute proche. Tandis que toutes trois entraient dans leurs demeures, le ciel reprit très vite le visage des Mardis gras et le crépuscule tomba très vite leur laissant à peine le temps de préparer la pâte à crêpes d'autant qu'il fallait que celle-ci repose selon l'expression de nos cuisinières chevronnées.

Rien n'avait changé dans l'intérieur de leurs logis. La cafetière n'avait pas quitté le dessus du fourneau, le moulin à café le coin du bahut, le broc le pied de l'évier et le seau à charbon garni de sa pelle celui de la cheminée. Les objets qu'elles conservaient en souvenir de leurs défunts maris étaient bien présents à leur place, qu'il s'agisse du casque de mineur d'Alfred au-dessus de la garde-robe, sous les effluves de la naphthaline, dans la chambre d'Olga, qu'il s'agisse également de la lettre de Nicodème soigneusement rangée dans le tiroir de la table de nuit d'Ernestine à côté d'un tout petit rameau de buis qu'elle changeait chaque année après l'avoir fait bénir, qu'il s'agisse enfin d'un suroît de marin qui coiffa souvent Louis, quand il lançait son chalut, et que Maria avait accroché au mur de sa chambre, au milieu de quelques photos qui intriguaient toujours les enfants par leurs tons brunâtres, jaunis, vieillis, la rigidité des personnages, les tenues très sombres d'autrefois et les mille et une

façons de porter barbe ou moustache. Le portrait de Louis était conforme à ceux qui l'accompagnaient mais de taille plus imposante.

Lorsque les volets furent fermés, chez Olga, Maria ou Ernestine, l'odeur des crêpes se répandit dans la cuisine. Le marteau cogna souvent la porte de Maria et les enfants masqués, déguisés, au gré de leur imagination mais également en fonction des loques, accessoires, vieux vêtements dénichés dans les greniers. Il en fut de même chez Olga, où l'on frappait au volet en prenant une grosse voix menaçante qui très vite se changeait en un rire incontrôlé, pour se retrouver enfin autour de la table où les assiettes de grès attendaient goulûment les crêpes. Chez Ernestine, on avait l'habitude d'entrer librement car la porte n'était jamais véritablement fermée et même les chats du voisinage eurent tôt fait de comprendre qu'il suffisait de pousser d'un petit coup de patte la porte entrebâillée afin d'être choyés par Madame Ernestine qui adorait ces gentils minous. Quant aux enfants, une armée de petits diables, devenus pour un soir Peaux-rouges, Fées, Capitaine Crochet ou Buffalo Bill, s'invitèrent à la table avec gourmandise. La pâte à crêpes diminua rapidement dans le grand saladier et nos trois veuves, fatiguées mais heureuses, tentaient de deviner qui se dissimulait sous chacun des masques. Il était souvent aisé de reconnaître ces gamins même s'ils s'évertuaient à n'être plus eux-mêmes en modifiant leur voix, en prenant une démarche souvent trop forcée. Leur déception était grande quand leur identité était découverte si bien que chaque grand'mère feignait parfois de ne point identifier ces petits coquins. On éprouvait un peu de tristesse ou de nostalgie quand ce petit monde quittait la soirée. La solitude n'en serait que plus pesante et l'appréhension de n'être plus en état l'année suivante de régaler les enfants traversait l'esprit de ces grand'mères.

Tandis que la plupart de ces enfants quittaient déjà Mesdames Maria, Olga ou Ernestine, chacune de ces veuves, dans sa demeure, exactement à la même heure, entendit taper à la porte de son logis. Il semblait être bien tard pour que ce fût un enfant venu quérir une pièce de menue monnaie ou une crêpe bien sucrée ; il était inhabituel en outre qu'un gamin déguisé se présentât seul à la porte d'une quelconque habitation dans son accoutrement. Partager la stupéfaction, la peur simulée ou sincère, de la personne qui ouvrirait la porte était en soi seul un réel plaisir. Ayant ouvert prudemment leur porte respective, Ernestine, Maria et Olga virent la même personne, en des lieux si éloignés cependant. Cette personne, dont la taille eût pu se confondre avec celle d'un enfant, laissait croire par sa démarche voûtée à une supercherie. Son déguisement particulièrement sombre se composait d'un foulard d'un noir funèbre, d'un châle mauve et d'une très longue robe d'un noir plus sinistre encore dissimulant les chaussures qui claquaient sur le sol. Le visage était couvert d'un masque qui ne ressemblait guère au choix qu'aurait fait un enfant parce qu'il n'évoquait personne et que son anonymat n'avait d'égal que son manque d'imagination ; un simple masque bleu nuit, rond comme la lune, percé de deux trous minuscules au niveau des yeux si bien qu'il était impossible d'entrevoir la couleur des yeux, leur expression. Tout en cette personne masquée était mystère et seul un rire narquois et une voix sépulcrale firent supposer aux trois veuves, chacune en sa demeure, chacune face à la même présence, qu'elles avaient déjà rencontré ou simplement entendue cette personne machiavélique. Chacune hésita à offrir une crêpe à cette invitée inattendue se demandant s'il était incongru de ne pas la lui proposer ou s'il n'était pas imprudent d'accueillir chez soi un être qui n'était pas assurément un enfant. La présence de cette mystérieuse dame à la fois chez Olga, Maria ou Ernestine, sans que chacune ne sût qu'elle avait frappé simultanément à diverses portes, troubla par son comportement la sérénité et la joie de vivre de nos trois vieilles. Les rares enfants encore présents à cette heure tardive

n'y prêtèrent guère attention mais nos vieilles dames qui n'osaient interroger la nouvelle venue l'observaient tout en projetant en l'air, selon la coutume, de larges crêpes dorées qu'elles rattrapaient promptement d'une main, sans tenir néanmoins, dans l'autre main, une pièce d'argent pour ne point manquer de sous ou de francs durant l'année, selon la croyance populaire, geste traditionnel réservé aux soirs de la Chandeleur. L'insolite invitée s'était assise au bout de la table, au bout de chaque table puisqu'elle avait un don d'ubiquité, et elle attendait patiemment que les enfants non encore rassasiés partissent à leur tour pour s'adresser à ses hôtes. Ces dernières étaient en droit de l'interroger sur sa présence mais elles étaient dramatiquement paralysées à chaque fois qu'elles en avaient l'intention. Une intuition plutôt dérangeante traversa au même instant l'esprit de ces victimes d'un être diabolique. Cette personne n'était-elle point celle du hangar, Dame Hypnose, dont elles se demandaient toujours si elle était animée d'une volonté bienveillante ou malfaisante à leur égard. Alors que le fait de régaler leur petit monde les avait de nouveau plongées dans le monde quotidien, celui des réalités explicables, de la logique implacable des événements heureux ou malheureux qu'il faut inexorablement vivre, souffrir ou savourer. La simple idée de retrouver chez elles Dame Hypnose les transporta soudainement en un univers virtuel qu'elles auraient aimé fuir aussitôt. Elles avaient beau, chacune à sa façon, détourner le regard, soit vers le clair de lune qui éclairait par une lucarne le corridor chez Ernestine, soit vers le seau à charbon qu'il faudrait songer à remplir malgré des bras trop lourds, ceux de Maria, soit enfin vers les perruches dont Olga couvrait la cage chaque soir avant de se coucher, quand elles se retournaient, elles retrouvaient aussitôt, impassible, cette présence oppressante et importune qu'elles ne pouvaient éviter. Dans cette situation où elles se trouvaient mal à l'aise, chacune, ce qui paraîtra étonnant, eut un comportement similaire. Elles songèrent, lorsque certains enfants étaient encore à table à les questionner discrètement pour savoir s'ils connaissaient la personne sous ce masque peu expressif mais elles eurent peur d'inquiéter ces bambins ou de froisser cette inconnue si elle saisissait inopinément quelques bribes de leurs paroles malgré le gai brouhaha qui régnait dans chaque cuisine. D'ailleurs il était inconvenant un soir de Mardi gras de demander à un quelconque convive masqué son identité et il était de bon ton de faire semblant de ne reconnaître personne aussi sommaires que fussent certains déguisements qui ne laissaient aucun doute sur le petit être qu'ils étaient censés rendre méconnaissable. Certaines voix, certains éclats de rire, trahissaient aisément filles ou garçons du quartier. Même s'il ne faisait guère de doute aux yeux de ces femmes que l'inconnue ne pouvait être que cette Dame Hypnose qui semblait les harceler, ce ne fut qu'après le départ du dernier enfant de chacune de leurs demeures que cette visiteuse s'adressa à chacune d'entre elles en ces trois endroits pourtant fort éloignés et leur confirma leurs soupçons quant à sa présence.

« C'est bien moi, en effet, Dame Hypnose, qui fait irruption dans votre vie pour la seconde fois. Figurez-vous que je suis également présente chez les deux autres dames que vous vîtes dans le hangar et qu'elles me voient et m'entendent simultanément. Je comprends que cela vous intrigue mais ce que je vais suggérer maintenant à chacune d'entre vous sera encore plus déroutant. »

Dans le logis d'Olga, de Maria et d'Ernestine, chaque veuve se souvint des paroles de Dame Hypnose dans le hangar et fut interloquée d'apprendre l'ubiquité de cette insolente personne qui ne cessait plus de s'immiscer dans leur existence. D'angoissantes questions envahissaient l'esprit de ces pauvres femmes et une torpeur insupportable s'empara de ces infortunées. Elles éprouvaient une nouvelle fois des difficultés pour exprimer leurs sentiments, interroger cette inconnue. Elles se contentèrent de s'asseoir, abandonnant la poêle à

l'extrémité de la cuisinière de fonte et écoutèrent Dame Hypnose d'une manière uniforme comme si elles n'étaient plus qu'une seule et même personne en dépit de leur propre personnalité et des lieux éloignés où elles vivaient une même aventure. Sous son déguisement, Dame Hypnose, d'une voix solennelle, mélangeant un ton protecteur et quelques tonalités moqueuses, leur dit ceci :

« Je ne vous avais pas menti ... Je vous avais prévenues. Il faudra être forte, très forte, face à l'incroyable défi que je vais vous proposer, vous imposer à vrai dire. Chaque année, le jour de Mardi gras, consciemment ou non, vous souhaitez la présence de votre époux disparu. Il vous manque énormément. Peut-être pensez-vous, depuis que nous nous sommes rencontrées, que je pourrais faire revenir vos époux ; la disparition de leurs noms respectifs sur les divers mémoriaux fut pour vous trois un choc, une insoutenable interrogation ; ne vous prépara-t-elle pas psychologiquement à l'éventualité du retour des êtres aimés ? Vos courses éperdues, votre trouble intense, me firent un peu douter de votre force mentale, de votre capacité à accepter, à vivre, à supporter un tel événement. Souvenez-vous que je vous avais évoqué mon pouvoir de transformer les lieux, les décors, mais aussi de réunir des personnages fictifs ou réels, du passé ou du présent. Sans doute en êtes-vous à présent persuadées. Mon don d'ubiquité est en quelque sorte l'apogée de ma puissance et il vous interloque au plus haut point. J'avoue que cela me comble d'orgueil et que je trouve les humains bien faibles, bien veules. Je suis consciente de tout cela mais ne vous méprenez pas sur mes pouvoirs et considérez bien toutes leurs conséquences. Supposez avec moi que je parvienne à supprimer dans le déroulement du passé la mort de vos époux et que par quelque artifice que ce soit je les fasse réapparaître dans vos vies, vous êtes-vous seulement demandées quel âge conviendrait-il de donner à ces trois défunts ? Quelle apparence faudrait-il leur attribuer lors de cet hypothétique retour parmi les humains ? Quelle situation devrait-on leur faire assumer ? Quelle place occuperaient-ils dans une famille qui aurait vieilli, qui comporterait de nouveaux membres à leurs yeux sans qu'ils aient eu le temps de les découvrir, de tisser des liens affectifs, familiaux, de générer inévitablement des inimitiés ? Ne risqueraient-ils pas de devenir des individus sans passé, sans souvenirs, sans mémoire pour ainsi dire ? Certes, me direz-vous, ces maris auraient le plus précieux des supports dans la vie, vous-mêmes, votre amour qui n'aura point vieilli, mais vos visages, votre corps, vos difficultés à effectuer vos besognes manifesteront à leurs yeux les signes de votre vieillesse qui pourrait avoir une influence insoupçonnée sur les relations nouvelles qu'ils auraient avec vous ? Alors, me direz-vous probablement, pourquoi ne seraient-ils pas ressuscités sous le visage de leur vieillesse afin d'être en harmonie avec vous-mêmes ? Vous, qui les imaginez chaque jour avec le visage qu'ils avaient au moment de leur disparition brutale, seriez-vous certaines de les accueillir sous le masque de la vieillesse ? J'ose à peine évoquer le voisinage qui ne comprendrait pas que trois humains, privilégiés, aux dires de l'entourage, aient été choisis pour rejoindre le monde des vivants, ce qui susciterait de la jalousie irrémédiablement. Je veux bien vous accorder que tous n'auraient pas cette attitude mais les autres ne seraient-ils pas la foule des incrédules qui vous accuseraient de folie ou de supercherie. Que diriez-vous aux veuves des autres disparus soit en mer, lors du naufrage d'un chalutier, soit au fond de la mine, lors d'un coup de grisou, soit dans une tranchée, sur un champ de bataille ? Un sentiment de gêne, une surprenante impression de culpabilité, voire la honte inavouable d'avoir injustement obtenu d'un être surnaturel un privilège qu'elles auraient tant souhaité, elles aussi, ne vous contraindraient-ils pas à vous séparer de vos amies d'infortune que vous éviteriez de croiser dans les rues ? Votre nouveau bonheur conjugal vous priverait de l'amitié des autres, de leur fraternité, et vous ne goûteriez plus qu'un bonheur caché, égoïste, qui finirait peut-être par vous lasser, par vous donner les soirs de Noël un sentiment de solitude à deux.

Vous le voyez, même si je désire sincèrement satisfaire votre rêve insensé, il fallait au préalable que je vous avertisse de tout cela. Mon pouvoir est grand mais il n'est pas illimité. J'exploite le temps mais ne le crée point, j'utilise l'espace mais je ne puis le rendre infini ou limité, sinon je serais Dieu. Je ne suis en rien un être divin. Je ne crée ni ne détruis le réel, mais je m'insinue dans les songes, dans les rêves et mon essence ne peut être que virtuelle. Ma puissance n'existe que lorsque vous perdez le sens des réalités, que vous avez l'illusion d'exister dans un univers qui peut sans cesse se transformer, que vous êtes convaincus d'y rencontrer des êtres connus ou inconnus qui peuvent brutalement s'évaporer sans qu'il soit besoin de le justifier par un argument logique. Je peux vous rajeunir ou rajeunir les êtres que vous croisez dans ce monde imaginaire mais dès que vous chercherez un indice de réalité, une preuve quelconque d'existence, alors je vous transporterai ailleurs si vous conservez un soupçon de désir d'irréel, sinon je briserai votre rêve ou votre cauchemar et vous serez, soit soulagées de retrouver la logique d'un monde triste et banal le plus souvent, soit déçues, insatisfaites de ne pas avoir exploré tous les recoins de cet univers nouveau. Tels sont donc mes pouvoirs et ce n'est ni par cruauté, ni par vanité, ni par incompetence, que je ne pourrai pas vous rendre vos époux pour la suite de votre vie. »

Sur le visage d'Ernestine, d'Olga, de Maria, Dame Hypnose vit beaucoup d'amertume et, quoiqu'elle eût l'habitude de lire la déception des humains devant un rêve inassouvi, l'immense amour de ces trois femmes pour leurs regrettés maris et leur sincérité indubitable rendirent la faiseuse de rêves profondément amère. Les trois épouses, dans leur cuisine respective, avaient un regard vide et il fallut de nouvelles paroles de Dame Hypnose pour qu'elles se souvinsent que cette dernière leur avait parlé d'une décision qu'elles auraient à prendre avec courage selon ce qu'elle avait laissé entendre. Du courage elles n'en manquaient guère mais ces épreuves successives les anéantissaient et elles avaient hâte d'en finir. Dame Hypnose se permit de demander à chacune s'il était possible de goûter une crêpe. Abasourdis par tant de paroles et de faits tantôt logiques, tantôt étranges, aucune de ces femmes ne réalisa tout de suite et le saladier, où la pâte à crêpes avait bien diminué, la poêle, désormais refroidie, la cuisinière, qui nécessitait une pelletée de charbon et un vigoureux coup de tisonnier pour attiser le feu, avaient disparu de l'esprit de ces veuves comme tous les gestes quotidiens de la tombée de la nuit. Ernestine avait oublié de faire rentrer son chien dans la maison malgré ses aboiements plaintifs, Maria n'était pas allée fermer les volets de sa voisine alitée depuis deux semaines et Olga n'avait pas moulu son café pour le lendemain matin. Dame Hypnose réitéra sa demande et ajouta ces quelques mots :

« Il sera bientôt temps de vous quitter, mais voici la promesse que je vous avais faite à mi-mot. Je vais vous offrir la possibilité de voir et d'écouter votre mari, mais jamais il ne reviendra dans le monde des vivants. Par contre il n'est pas exclu que vous le rejoigniez. C'est vous seules qui donnerez ou non une suite à votre rêve. Je ne puis vous en dire plus. J'ignore même sous quel aspect il vous apparaîtra, son visage de jeunesse, celui qu'il aurait de nos jours ou sous le triste masque que la mort lui donna le jour maudit de sa fin précoce. Il m'arrive rarement de douter au point d'être un peu présomptueuse. Je ne suis ni Dieu, ni le destin, mais simplement Dame Hypnose, celle qui, tel un psychiatre, peut exercer une influence sur un patient endormi mais avoue son impuissance face à la personne consciente, qui refuse le rêve, qui s'accroche désespérément à la réalité, refusant l'inconnu, le monde du sommeil. Mais, préparez donc, s'il vous plaît, la crêpe que je souhaiterais goûter, car je n'ai pas perdu l'envie des petits plaisirs matériels des humains. Pendant ce temps, je vous donnerai

un aperçu de mes ultimes pouvoirs. Une fois de plus, je vais vous guider, vous donner le moyen de satisfaire enfin votre incommensurable désir de revoir votre cher mari, en un étrange miroir et même de lui parler. »

Cette dernière parole fit se redresser nos trois veuves mais cette fois elles réagirent différemment. Olga, plutôt incrédule, prit sa poêle avec lassitude et d'un air désabusé ; Maria, presque inconsciemment, devint coquette malgré son âge et peigna rapidement ses cheveux d'une main un peu grasse de la cuisson des crêpes ; Ernestine tira le fauteuil fort usagé pour l'installer près de la table.

Déambulant de manière concomitante dans la cuisine de nos vieilles dames qui s'apprêtaient donc à cuire une ultime crêpe pour une invitée peu commune, Dame Hypnose, en son for intérieur, décida d'expliquer l'issue de son stratagème alternativement aux trois veuves alors qu'elle était physiquement présente à la fois sur la Côte d'Opale, dans la région minière de l'Artois, au pays d'Ostrevent, chez chacune d'elles, à cette heure tardive ; pensait-elle ainsi mieux observer la réaction de Maria, Ernestine et Olga, ou mieux les aider à faire un terrible choix, cela resta son secret. C'est à Maria qu'elle confia d'abord le processus qui surprendrait plus d'un humain s'il n'était point dans un monde virtuel.

« L'heure est venue pour toi de faire un choix très grave. Ton mari va t'apparaître dans un miroir et tu pourras choisir de le suivre, abandonnant tes proches, tes enfants, tes petits-enfants, tes amies, ta maison, les paysages de ta région, ou de rester parmi les tiens rongée par le chagrin, une longue et vaine attente, d'inlassables pensées incrustées dans le passé, excluant tout projet, toute perspective dans le futur, vivant à peine le présent. »

Maria, tétanisée devant ce choix plus que cornélien, s'appuya sur son fourneau, puis songea à fuir. Elle trouva même la porte sans remarquer le joli ciel hivernal, étoilé, qui planait au-dessus du port, les mâts des chalutiers qui découpèrent le ciel et s'évertuaient à atteindre la lune que seuls des flots de fumée provenant des aciéries dissimulaient par intermittence. Maria ne songea pas à admirer notre astre coutumier de la nuit auréolé d'une traînée roussâtre dont la couleur s'apparentait à celle des cheveux des jeunes Anglaises qui visitent le port chaque jour. Maria, désemparée mais également inquiète de fuir dans la nuit, préféra rentrer. Dame Hypnose était impassible et, d'un doigt énergique, elle lui indiqua son fourneau où la poêle ne faisait qu'attendre. Maria lui obéit.

Alors, ce fut au tour d'Olga d'ouïr le terrible dilemme. Accoudée au dossier d'une chaise récemment rempaillée, elle scruta, sur le vieux bahut où elle rangeait sa vaisselle de grès et un pichet en étain, une photo d'Alfred sans doute pour implorer de son époux disparu force ou secours. Dame Hypnose, plus affectueusement semble-t-il, l'enjoignit de se remettre à son fourneau.

Se maintenant à la table parsemée de minuscules cristaux de cassonade tombée des crêpes, effrayée elle aussi par un choix si cruel à faire, Ernestine regardait fixement Dame Hypnose, la bravant même du regard, avec la même autorité, du moins en apparence, qu'elle affichait quand elle ramenait son troupeau de vaches à l'étable. Un peu surprise par cette soudaine détermination, Dame Hypnose l'invita à reprendre place devant la cuisinière.

Ne pouvant échapper ni à la cuisson de l'ultime crêpe, ni à la dramatique décision qu'il faudrait assumer, chacune des veuves versa la pâte dans la poêle, inclina celle-ci pour que la pâte en épousât bien toute la surface, mais toutes constatèrent que la crêpe ne dorait pas. Chacune émit à haute voix, sans réellement en percevoir le timbre, son hypothèse relative à cette cuisson inhabituelle, une poêle trop peu chaude, un feu mal attisé, une pâte étant restée trop longtemps dans le fond du saladier. Toutes ces suppositions s'effondrèrent brutalement lorsque la pâte, figée, rebelle à la cuisson, devint translucide et que la poêle fût soudain une sorte de miroir dans lequel néanmoins elles ne pouvaient se voir. Chacune comprit alors que l'instant tant espéré que redouté était imminent. Le surnaturel subjuguait ces trois vieilles femmes. Le visage de chacun de ces époux se précisa progressivement au fond de ce mystérieux miroir et loin de n'être qu'une image, une photo, il était doté de vie, sans qu'il fût possible de définir un âge et, tout en étant reconnaissable, il n'était pas non plus fidèle à l'image qu'elles avaient respectivement conservée de leur mari dans leur mémoire. Au cours du temps, peut-être l'avaient-elles chacune transformée, idéalisée. Statufiées devant cette apparition, aucune ne réussit à parler et leur regard comportait un étrange mélange d'incrédulité, de bonheur, d'amour et d'angoisse. Lorsqu'un son, une question, sortirent de la bouche de leurs hommes respectifs, Louis, Alfred, Nicodème, la réaction de ces trois femmes fut excessivement différente selon la personnalité de nos veuves mais aucune d'entre elles ne remarqua la disparition brutale de Dame Hypnose des diverses demeures de nos trois vieilles, disparition qui n'était peut-être pas encore définitive.

Sans même attendre la fin de la question posée par son mari et sans oser le regarder avec insistance, Maria, hébétée sans que l'on sût si c'était de peur ou de bonheur, tomba à genoux et, sans même attendre la fin de la question posée par cet être apparu, s'écria face à ce visage qui semblait vraiment être celui de son mari :

« Louis, pardonne-moi, je t'en supplie, je ne peux te suivre, j'ai peur, j'ai trop peur ». A ce moment-là, elle tomba sur le pavé de sa cuisine et ses yeux se fermèrent.

Olga, qui assistait alors au même phénomène voulu par Dame Hypnose, crut en voyant Alfred en une hallucination malgré toutes les précautions préliminaires de Dame Hypnose et tous ses exposés. Elle se mit à crier, un cri mêlant désespoir et révolte, malgré l'indéfinissable envie qu'elle avait de revoir Alfred et de lui causer. Le choc fut dévastateur et, perdant toute raison, elle cogna furieusement la poêle devenue miroir contre la plaque de fonte de son feu. Un bris de verre se fit entendre et mille morceaux se répandirent sur le carrelage de teinte bleutée qui recouvrait le sol de la cuisine. La poêle s'était donc bien transformée en miroir mais Olga ne s'en aperçut pas car elle ouvrit très vite la porte et courut comme une folle, vociférant des mots incompréhensibles avant de s'effondrer, épuisée, au pied d'un lampadaire, uniquement remarquée par un chat de gouttière qui prit peur et s'enfuit dans une courette occupée par un tas de charbon.

Ernestine fut la seule qui attendit que ce visage, celui de Nicodème, son cher Nico, fût reconnaissable sans équivoque de même que sa voix, qu'une bronchite contractée lors de son travail dans les champs, sous les brumes matinales fréquentes, avait rendue très rauque en dépit de son jeune âge. Lorsque Ernestine, les yeux ébahis d'amour et d'admiration, entendit Nicodème lui proposer de le rejoindre en un univers dont il ne donna aucun aperçu, elle fit un signe de croix, murmura un « oui » à peine audible et, les joues d'abord empourprées, puis violacées sous l'effet d'une émotion presque divine, elle ressentit soudainement une violente

douleur et s'affaissa sur la pierre froide qui, depuis un temps immémorial, donnait à sa cuisine une certaine fraîcheur qu'elle-même et ses proches appréciaient, les soirs d'été, au retour des moissons.

L'émotion avait été si intense pour ces trois femmes qui s'étaient retrouvées face à un époux disparu depuis des années que leurs réactions avaient été aussi fortes qu'imprévisibles. Dame Hypnose, non encore satisfaite de l'effet démentiel produit par son plan machiavélique, voulut, comme elle l'avait laissé entendre dans le hangar, créer un autre canevas de rêves entremêlés. Elle eut l'idée diabolique de faire en sorte que chacune désormais oublierait quelque temps sa propre personne et découvrirait avec une trompeuse certitude ce qu'il était advenu de l'une ou l'autre de ces veuves après cet instant fatidique qui les avait terrassées et qu'elle aurait l'impression de l'avoir vécu elle-même. Ce raffinement dans l'élaboration des songes nous révèle un effrayant aspect des pouvoirs de Dame Hypnose dont l'inconscient était l'instrument privilégié. Elle en usa donc et son effet fut instantané sur ces trois femmes qui semblaient encore inertes mais dont l'esprit n'avait pas encore trouvé le repos, dont l'inconscient était toujours le jouet de cette démoniaque créatrice.

C'est ainsi que Maria, étendue sur le sol de sa cuisine, n'eut plus conscience de sa propre existence et découvrit ce qu'Olga vivait ou aurait pu vivre car elle ne percevait pas très bien la suite de cette aventure. Elle voyait Olga dans un hospice de la région, tombée dans l'amnésie. Sans doute était-ce parce qu'elle avait refusé de regarder son époux. Elle en ignorait à présent le prénom et parfois même elle prétendait n'avoir jamais été mariée. Maria aurait voulu la sortir de cette amnésie, lui rappeler ses souvenirs, le peu que Maria en savait, mais une fois de plus elle ne pouvait articuler aucun mot. Elle se trouvait en état de léthargie.

Ernestine n'était plus elle-même, elle non plus, ne s'intéressant plus à sa propre personne. Elle ne voyait plus que Maria, qui pleurait sans cesse, qui se culpabilisait de n'avoir pas voulu suivre son époux. Cette infortunée Maria se disait qu'elle avait fait mourir une seconde fois son mari par son refus. Mardi gras, qui était un triste jour pour elle depuis la mort de Louis dans une mer déchaînée, serait désormais l'image de chaque jour, jour d'une inextinguible souffrance. Ernestine comprenait la souffrance et les remords de Maria mais il lui fut impossible de le lui dire. Ses lèvres paraissaient figées, on eût dit qu'elle ne possédait plus la faculté de parler. Son esprit s'engourdit une nouvelle fois.

Olga se sentait indolente et son traumatisme lui donnait l'impression d'être immatérielle. Elle n'éprouvait plus aucune sensation bien définie quant à elle-même. Toutefois, elle se rendit compte progressivement que ses sens lui permettaient de ressentir comme s'il s'agissait d'elle-même ce qui venait d'arriver à Ernestine, la seule de ces trois femmes qui sut dire « oui » à son mari et supporter son regard malgré la même torpeur que celle qui égara les deux autres. Ernestine avait même accepté de suivre son défunt mari en un monde totalement inconnu. Olga entendit une cloche sonner. Elle crut voir une modeste église de village et, à l'entrée de ce lieu de prière, parmi d'autres gerbes posées sur le sol en attendant la cérémonie religieuse, elle put lire sur le large ruban violet qui entourait l'une de ces gerbes : « A notre grand'mère Ernestine ». Lorsqu'il lui sembla que l'on amenait le cercueil, elle ne fut plus capable de réaliser si elle-même était encore vivante et un lourd endormissement s'empara d'elle.

Dame Hypnose avait encore tramé à sa guise une tapisserie de songes, de rêves, de cauchemars, qui plongeaient des humains dans de troublantes situations. Ces veuves, qui, à leur insu, par la volonté de Dame Hypnose, avaient pu se rencontrer, avaient partiellement appris qu'elles avaient connu une même perte brutale de leur époux, un même chagrin intarissable. Dans le hangar, elles avaient éprouvé l'envie de se parler, de se reconforter mutuellement, mais elles n'en eurent ni le temps, ni la force, ni la simple capacité de murmurer quelque mot apaisant que ce fût. Elles étaient murées dans une situation kafkaïenne. Dame Hypnose savait qu'elle ne pourrait prolonger à l'infini les errements de la pensée, les rencontres fortuites peu justifiables, les paysages fluctuants, qui séduirent, tourmentèrent, rassurèrent, sidérèrent nos trois veuves. Elle était parvenue à leur créer un monde virtuel si impressionnant qu'elles risquaient fort de douter de son inexistence lors d'un éventuel retour au monde tangible. Elles avaient dans ce monde de l'imaginaire tellement souffert dans leur corps ou dans leur esprit qu'elles s'indigneraient si quelqu'un venait à émettre quelques doutes sur leurs souvenirs, lorsqu'elles auraient rejoint l'univers matériel.

Le pouvoir de Dame Hypnose, comme elle l'avait laissé deviner, n'était point invincible. Reposant sur l'inconscience des gens, quelles qu'aient été les causes de la perte de la réalité, toute cause extérieure, si anodine fût-elle, pouvait anéantir le scénario savamment mis au point. Les perturbations sonores étaient les plus redoutables si brèves fussent-elles. L'aboiement d'un chien, un volet qui claque, une porte qui grince, un coup de tonnerre pouvaient sonner le glas des événements irréels que cette personne, maléfique le plus souvent, suscitait et cela l'exaspérait énormément. Mais ce qu'elle déplorait le plus c'était la mauvaise foi des acteurs des aventures fictives, dont elle était responsable, qui tantôt prétendaient ne plus se souvenir d'aucune chose, qui tantôt prenaient un malin plaisir à en transformer le déroulement et à le raconter à leur entourage en recherchant quelque effet comique ou sensationnel qu'ils s'imputaient pour ainsi dire, qui enfin cherchaient absolument dans leur monde réel, quotidien, quelque indice justifiant ce délire de leur esprit, voulant en expliquer le contenu, comme s'ils ne pouvaient se passer de logique, comme s'ils éprouvaient un certain malaise de ne pas avoir vécu un moment plus ou moins long dans un monde rationnel. Certaines personnes manifestent une sorte de honte à révéler cette divagation de leur esprit. Dame Hypnose souffrait de tout cela et elle fut fort étonnée que l'histoire si peu plausible de nos trois veuves, leur rencontre si peu concevable, leurs réactions dans des paysages si versatiles, aient pu durer si longtemps, à tel point qu'elle finissait elle-même par croire à cette invraisemblable aventure jusqu'au moment où elle entendit trois vieilles horloges sonner dans leur caisse de bois verni, chez Maria, Ernestine et Olga, six coups régulièrement frappés, comme chaque soir. Il était dix-huit heures et Dame Hypnose ne put rien contre l'irruption de ce bruit indélicat quoique quotidien qui risquait d'atténuer la puissance du sommeil, voire de déchirer sans vergogne l'incroyable tissu de rêves qu'elle avait confectionné et dont elle était si fière.

Dix-huit heures. C'est le soir de Mardi gras. A l'orée du village, au pays d'Ostrevent, Pierrot, petit-fils d'Ernestine, déguisé en chef indien, frappe à la porte et comme il n'obtient pas de réponse, si ce n'est la voix enrouée d'un épagueul qui veille dans la cour, il entre en criant « Grand'mère, grand'mère ! ». Ernestine sursaute ; elle est sur sa chaise longue. Un grand saladier rempli de pâte à crêpes attend sur le coin de l'évier de pierre de la cuisine. Ernestine, fatiguée par une rude journée, s'était assoupie en lisant le journal qui est tombé à côté de la chaise longue.

Dix-huit heures. C'est le soir de Mardi gras. A proximité de la falaise, Ginette et Joëlle, les petites-filles de Maria, déguisées, l'une en mariée, l'autre en sorcière, ont frappé au carreau de la maison basse de leur grand'mère. N'ayant point de réponse, elles sont entrées sur la pointe des pieds et ont regardé avec douceur leur grand'mère endormie sur sa chaise, son gros chat Pompon couché sur ses genoux ; la journée de la vieille dame avait encore été exténuante. Sur la table, elles ont reconnu le saladier qu'elle utilise chaque fois pour la pâte à crêpes. Elles se firent discrètes mais Pompon quitta son lit douillet et Maria s'éveilla. Elle sourit aux fillettes et ramassa son journal tombé au pied de sa chaise et qu'elle lisait quand elle s'était endormie.

Dix-huit heures. C'est le soir de Mardi gras. Il n'y eut pas d'école aujourd'hui. Antoine, petit-fils d'Olga, et ses quatre copains d'école, déguisés en corsaire, diable, magicien, ours et cow-boy, ont cogné bruyamment le volet de la maison de leur grand'mère. N'entendant pas celle-ci les inviter à entrer, ils ouvrirent la porte du couloir menant à la cuisine et aperçurent Olga, éveillée en sursaut par cette entrée peu discrète des gamins. Olga se redressa dans son fauteuil de rotin tandis qu'Antoine mit son doigt au bord du saladier pour goûter un peu de la pâte qui servirait pour les crêpes, en prenant soin de ne pas renverser la bouteille de bière, une bière maison, trop amère à son goût, qu'Olga avait l'habitude d'employer pour la réalisation des ratons. Olga réalisa qu'elle avait succombé au sommeil, après une journée harassante, alors qu'elle lisait son journal qu'elle retrouva chiffonné contre le bras du fauteuil.

Ainsi donc nos trois veuves s'étaient assoupies après leur dur labeur tandis qu'elles parcouraient leur journal. Il s'agissait du même journal ce qui n'est guère surprenant car elles lisaient un quotidien régional présent sur la Côte d'opale, mais également dans les campagnes du Pas-de-Calais ou au cœur du bassin minier de l'Artois. Toutefois, un troublant détail doit être mentionné. Leurs journaux, tombés pendant leur petit somme, étaient restés ouverts à la même page, celle qui évoque des événements du passé de la région, tantôt tristes, tantôt joyeux, tantôt curieux, qui se sont parfois inscrits dans la mémoire collective ou qui ont vite sombré dans les seules archives du passé. Comme on était dans la période de Mardi gras, l'article de cette rubrique anecdotique ou historique comportait trois parties, trois événements, qui s'étaient déroulés les jours de Mardi gras mille neuf cent seize, mille neuf cent vingt-six et mille neuf cent trente-six, en des lieux différents. Le premier évoquait le décès de soldats originaires de villages d'Ostrevent dans une tranchée de Verdun ; l'un d'eux était prénommé Nicodème. Le second événement relaté parlait des victimes du naufrage dans la Manche d'un chalutier ; l'une d'entre elles avait pour prénom Louis. Quant au bref récit qui achevait cet article, il rappelait le triste sort de plusieurs mineurs de l'Artois, tués par le grisou ; parmi ces « gueules noires » figurait un homme que l'on appelait Alfred.

Ernestine, Maria et Olga, en lisant leur journal, n'avaient pu échapper à cette évocation d'une journée maudite et avaient découvert les drames différents mais tout aussi cruels qui avaient également endeuillé d'autres dames un jour de Mardi gras. Peut-être ont-elles alors mélangé leurs souffrances en leur rêve. Dame Hypnose, je suppose, a dû les y aider.

Quinze ans plus tard...

Le mois de Janvier fut particulièrement froid. La neige n'eut pas pitié des dernières feuilles que chênes et hêtres avaient jalousement conservées en dépit des assauts répétés des bourrasques de Novembre, des pluies qui ne pouvaient faire autrement que de les accompagner, des gelées précoces et agressives que Décembre avait amenées en renfort. L'hiver était bien là et les animaux des bois, champs ou forêts, avaient repris leurs habitudes salvatrices. Le merle ne chantait plus trop tôt le matin, le lièvre, s'il avait échappé aux chasseurs toujours à l'affût, évitait le plus possible de traverser les champs de betteraves que les agriculteurs avaient fini de dépouiller, le hérisson était dans sa léthargie hivernale, les écureuils, de moins en moins nombreux dans notre région, se contentaient de leurs réserves pour ne point affronter les rigueurs du temps ou devenir des proies vulnérables dans un décor où le manteau végétal était trop malingre. Pendant ce mois rigoureux de Janvier, la grippe avait hélas mis un terme à la vie de nombreuses personnes âgées, dont elle était toujours un redoutable ennemi. C'était pourquoi les maisons de retraite avaient successivement accueilli de nouveaux pensionnaires.

En ce vingt-cinq Janvier mille neuf cent soixante et onze, la grille noire de l'une de ces maisons de vieillards fut difficilement poussée, en raison des ronces et du lierre qui l'assaillaient de part et d'autre, par une jeune dame soutenant par le bras une dame fort âgée, enfermée dans un lourd et long manteau, garni de fourrure en peau de lapin, ce qui ne dénotait pas une richesse extrême. La jeune dame portait une valise d'un marron plus que triste et qui semblait trop lourde pour ses frêles épaules, d'autant que l'allée qui menait à l'entrée de ce manoir restait glissante sous une neige qui n'avait plus rien de duveteuse ; c'est tout juste si elle était plus craquante que la terre nue qui réapparaissait sous un bref rayon de soleil qui mettait en évidence un clocheton d'ardoise au faîte de cette maison. La vieille dame dut souvent s'arrêter et elle en profitait pour scruter les lieux et pour mieux nouer son cache-nez qui atteignait presque ses cils inférieurs tandis qu'un gros bonnet de laine grise enjambait ses sourcils. L'allée dut lui sembler bien longue bien qu'elle ne portât aucun bagage si ce n'est un petit filet à provisions en apparence rempli de paquets de biscuits et d'un ou de deux pots de confiture. Enfin elles atteignirent les cinq ou six marches de l'entrée, un dernier effort fut demandé à notre vieille dont l'âge devait être proche de quatre-vingts ans. Le petit banc du hall d'entrée ne fut pas longtemps sans compagnie. La jeune dame s'avança seule pour s'adresser à une gardienne, en blouse bleue, qui ouvrit un imposant registre et inscrivit les nom et prénom de la dame âgée en les répétant à haute voix : « Carpin Ernestine ». Ainsi donc cette nouvelle pensionnaire de la maison de retraite était bel et bien notre Ernestine, aux étranges souvenirs d'un rêve à peine croyable, qui, certes, commençaient à devenir un peu flous dans son esprit. Elle en changeait d'ailleurs fréquemment le scénario quand elle le

racontait à des personnes, dubitatives le plus souvent, mais qui l'écoutaient avec intérêt en raison de l'énergie qu'elle mettait à le narrer et du regard captivé qui accompagnait ses propos. Il lui arrivait de prendre un air un peu plus détaché en récitant son aventure et de rire d'elle-même, de son comportement d'alors. Même ceux qui pensaient qu'elle n'avait peut-être plus tout à fait sa raison pour raconter de telles choses n'osèrent jamais le dire dans leur entourage, encore moins parmi ses proches. Seul le plus jeune de ses petits-enfants, par ses questions naïves mais pleines de bon sens, émettait des réserves sur les réponses qu'elle lui fournissait.

On ne pouvait prévoir si elle oserait raconter prochainement son rêve peu ordinaire à quelque pensionnaire de cette maison qui devait l'accueillir. Les formalités terminées, une demoiselle souriante, en une tenue blanche qui sentait un peu l'hôpital, leur fit découvrir la chambre d'Ernestine, sa chambre, car on ne dirait plus jamais sa ferme, sa maison, son univers se limitant désormais à cette pièce propre, légèrement meublée, mais très exigüe. Bien sûr elle aurait le droit de jouir de l'ensemble des pièces du manoir, du réfectoire dont les murs latéraux étaient garnis de copies de tableaux flamands, du foyer avec son téléviseur, ses fauteuils de cuir un peu affaissés, de sa bibliothèque riche d'ouvrages touristiques évoquant des paysages de France que peu de pensionnaires connaissaient et qu'aucun malheureusement ne verrait un jour prochain, du parc dont on ne voyait pas les limites depuis la vaste fenêtre qui terminait le couloir du rez-de-chaussée et que l'on avait récemment percée pour mieux éclairer un bâtiment plutôt sombre. La jeune dame qui accompagnait Ernestine, épouse de l'un de ses petits-fils, présentait à cette dernière tous les attraits de ces diverses pièces communes mais Ernestine hochait la tête sachant bien que rien ne valait sa petite ferme, si ancienne fût-elle, avec ses meubles remplis de belles choses accumulées au cours du temps, quelques figurines de porcelaine, de la vaisselle rustique mais étincelante, du linge parfumé à la lavande et soigneusement plié. Il y avait aussi sa cour avec une pompe à eau qui aurait encore pu servir bien qu'on lui installât l'eau dans sa cuisine, son jardinet où le muguet et les iris printaniers se fanaient un peu vite pour laisser leur place aux roses, aux tulipes, aux lupins bleus ou roses, avant que les dahlias ne réservent leur tour jusqu'aux prémices de l'automne. Il y avait encore son verger où le cerisier émerveillait chaque année les voisins, par ses fleurs au blanc si pur au printemps, et par l'abondance de ses fruits en été; toutefois, il n'était guère question d'abandonner quelques bigarreaux aux guêpes, qui en sont si friandes. Il y avait encore ce qu'elle apercevait de sa fenêtre de derrière, les champs de blé, d'orge, d'avoine, de betteraves, qui offraient des étendues diversement colorées selon les saisons et les travaux agricoles. Jamais elle ne se lassa de les admirer. Ils étaient aussi ses souvenirs d'enfance, ses poupées faites de coquelicots, ses parties de cache-cache parmi les hautes meules de paille, ses récipients remplis de mûres que l'on cueillait le long des chemins, les œufs si variés des oiseaux qu'on évitait de casser dans les arbustes. Enfin, il y avait dans sa maison tous les objets qui évoquaient le passé, souvent au fin fond des tiroirs et que l'on sortait de temps à autre avec nostalgie... Tout ce qu'elle découvrait aujourd'hui dans cette maison de retraite ne pourrait jamais remplacer son petit univers de la ferme. Il était inutile, presque indécent d'essayer de la convaincre du contraire. Si Nicodème était encore vivant, se disait-elle, elle serait restée avec lui dans leur demeure, mélangeant les contraintes ou difficultés dues à leur âge au bonheur de vivre au milieu de tant de souvenirs. Elle installa donc les quelques affaires, habits, accessoires de toilette principalement, qu'elle avait amenés dans la lourde valise. Après quelques bavardages bien banals avec la jeune fille de sa famille et de brefs adieux naturellement accompagnés de promesses de fréquentes visites, Ernestine regarda par la fenêtre, qui donnait vers l'allée qu'elles avaient empruntée en arrivant, le départ de Lucie, car cette jeune fille était prénommée ainsi, et constata que cette dernière ne s'était pas même retournée pour lui faire un petit signe. Son isolement en communauté commençait.

Tout en examinant de manière plus attentive sa chambrette, les meubles, les cadres qui avaient pour mission d'égayer les murs peints en un bleu pastel qui eût pu être agréable si la lumière pourtant peu abondante dans la pièce ne les avait point affadis, Ernestine songeait au voyage qu'elle venait d'effectuer par le train pour arriver en cette maison. Depuis longtemps déjà, elle ne sortait plus et ne mesurait pas vraiment les changements de l'environnement, des paysages même à proximité de chez elle. Il lui semblait ne plus voir que des routes, souvent sans arbres, ou ayant conservé de rares platanes fort espacés comme si l'on eût honte de les abattre tous. Les champs lui parurent vides ; certes, l'on était en hiver, mais les taillis, les buissons, les haies, les boqueteaux avaient disparu laissant la place à un quadrillage bien régulier de champs, de parcelles, séparés non plus par de petits chemins qui ne disent jamais à l'avance où ils espèrent se rendre mais par d'étroites routes goudronnées qui n'ont aucune personnalité. Les gares et les villages traversés par la voie ferrée lui donnèrent un aperçu des constructions nouvelles qu'elle ne trouva pas particulièrement séduisantes. Souvent il manquait un peu de lierre sur un mur, de la vigne vierge sur un pignon, une vieille pompe, un puits, un lavoir, qui auraient apporté une note champêtre. On ne voyait plus la différence entre une petite ville et un village, ce dernier s'étant effacé par pudeur, par mépris des humains, par la nécessité de moderniser disait-on constamment, terme qu'Ernestine aimait peu. De la vitre du train, elle avait aperçu maintes voitures, les regardant sans réellement s'y intéresser, d'autant que sa faible vue ne lui en livrait que des masses d'une couleur uniforme semblant faire la course avec le train et formant un long cortège inattendu lorsqu'elles arrivaient trop tard devant un passage à niveau. Ernestine n'enviait pas du tout leurs occupants. Pourtant il arrivait que son fils vînt la chercher en voiture certains dimanches car il habitait à dix kilomètres environ mais celle-ci, bien qu'elle n'ignorât pas son incapacité à marcher longuement, se complaisait à rappeler que, « de son temps », elle aurait volontiers et aisément accompli cette distance à pied. Il est vrai qu'elle avait énormément marché autrefois, des journées entières dans ses champs si bourbeux fussent-ils, des heures durant au long des sentiers, munie de sa faucille, pour quérir de l'herbe pour les lapins, dans de gros sacs de toile de jute qu'elle remplissait certains jours de plantains, en évitant le funeste mouron qui pouvait décimer les clapiers en une nuit, de longues minutes chaque soir, qui s'ajoutaient à la dure journée, pour accompagner le retour de ses vaches, qui avaient envie d'une dernière tige d'herbe appétissante que seule une longue et large langue permettait de saisir derrière une clôture de fils de fer barbelés si bien qu'Ernestine usait de son bâton et des aboiements persuasifs de son chien pour éviter ces arrêts non désirés. Malgré ces menaces bien légitimes, Ernestine aimait beaucoup ses vaches qui avaient toutes un prénom, Blanchette, Brunaude, Pâquerette, et d'autres qualificatifs souvent liés à la couleur de leur robe. Certaines marches étaient moins pénibles, notamment celles qu'elle effectuait autrefois pour aller au bal dans un autre village, avec le secret espoir d'y rencontrer un gentil garçon ; c'est ainsi qu'elle connut Nicodème, si timide que les autres jeunes gens du village le taquinaient et le revêtaient déjà du costume du célibataire, du vieux garçon. Il en étonna plus d'un quand il fut un jour au bras d'Ernestine. Il faut bien avouer que la beauté d'Ernestine tenait davantage à sa gentillesse, à ses qualités intrinsèques qu'à son physique qui ne suscitait guère la jalousie. Cette sincérité d'Ernestine et la réciprocité dans le caractère de Nicodème furent assurément le creuset de leur grand amour et le berceau d'une ineffaçable souffrance à la mort de Nicodème.

La voix joviale d'une employée de la maison de retraite, qui subitement entra dans la chambrette d'Ernestine, interrompit brusquement ses rêveries et, invitée par cette agréable personne, elle se dirigea vers le réfectoire où les pensionnaires habitués au lieu et aux horaires avaient déjà pris place. Malgré leur nombre, la salle n'était pas bruyante car à cet âge l'on

n'est pas toujours volubile et l'on quitte peu ses souvenirs du passé, même à table. Ernestine fut placée, comme elle n'osait choisir une place, à côté d'une dame plus jeune, accueillante, qui pressa Ernestine cependant de multiples questions qui exaspérèrent cette dernière. C'est pourquoi elle finit par détourner un peu le regard et remarqua une autre dame très âgée en apparence qui ne causait pas et semblait regarder dans un monde qui n'existait pas vraiment. Une petite larme perlait dans le coin de son œil sans que l'on sût si elle était causée par un indicible chagrin ou par un simple réflexe oculaire. Ernestine entendit l'une de ses voisines expliquer à une autre pensionnaire que cette dame, effacée ou effarouchée, venait, elle aussi, d'arriver dans ce manoir pour personnes âgées ; puis, Ernestine, qui était un peu sourde désormais, crut comprendre que cette dame se prénomait Martha, alors que d'autres pensionnaires plus jeunes avaient perçu Maria. Celle-ci n'adressa la parole à personne au cours du repas et parut importunée par tous ces regards qui la dévisageaient avec insistance. Ernestine ne resta pas longtemps au réfectoire et n'alla pas au foyer voir les actualités télévisées. Fatiguée par cette journée, moralement surtout, elle préféra rejoindre sa chambre.

Malgré l'heure avancée de la soirée, une troisième arrivante se présentait à l'accueil, accompagnée d'un homme, quinquagénaire probablement, qui demanda d'excuser cette arrivée tardive en raison d'une panne de voiture sur la route. Ernestine entrevit ces personnes tandis qu'elle se rendait dans sa chambre et constata quelques minutes plus tard, alors qu'elle s'apprêtait à se coucher, que cette troisième pensionnaire admise ce jour-là, fait inhabituel, extrêmement rare en une même journée mais explicable malheureusement par l'épidémie de grippe qui avait provoqué des décès en surnombre, allait devenir sa voisine immédiate. Elle entendit, en effet, une voix forte, celle du Monsieur quinquagénaire, lui crier un « au revoir Grand'mère Olga ». Ernestine ne savait pas pourquoi ce prénom lui disait quelque chose. Elle eut beau chercher dans les plus profonds replis de sa pensée, rien, absolument rien ne lui revenait. Elle décida donc, cette fois, de tenter de s'endormir en ce lieu nouveau pour elle, mais elle ressentit une certaine amertume car, habituellement, avant de se hisser dans son lit, sous un imposant édredon, en essayant d'oublier une arthrose qui entravait chacun de ses mouvements, elle jetait un regard sur la dernière lettre de Nicodème qu'elle sortait quelques secondes du tiroir de sa table de nuit par amour certes, mais presque par fétichisme après tant d'années de séparation. Nul ne connaissait cette marotte d'Ernestine et ce rituel secret était empreint d'un aspect jeune, naïf, telle une quelconque habitude quotidienne que pourraient avoir de jeunes amoureux. La fraîcheur de ses sentiments pourrait paraître, aux yeux de maris désabusés quant aux bienfaits du mariage, vivant dans une relative indifférence en compagnie de leurs épouses délaissées, excessive pour une si vieille dame, mais, au contraire, pour tous les couples vivant en harmonie ou cherchant à partager un vrai bonheur à deux, elle serait admirable. Aussi était-ce la première fois qu'Ernestine ne sacrifierait pas à cet instant si précieux pour elle parce que ses proches lui dirent ne pas emporter trop de choses et que dans l'avenir, si la place ne manquait guère, ils lui amèneraient les meubles et leur contenu qu'elle désirerait. Ernestine n'eut pas le réflexe de vider sa table de nuit et ce départ ayant été décidé à la hâte elle ne put le préparer à sa guise. Décidément, se disait-elle, il ne me restera plus rien de mon passé et cela l'attristait énormément. Toutefois, la fatigue fut salutaire en permettant au sommeil d'écourter ce moment de mélancolie.

Dans la chambre voisine, par contre, Olga ne pouvait s'adonner au sommeil. Les deux imposantes valises qu'elle avait emportées avec elle, profitant d'un transport en voiture, recelaient tant d'objets divers, ajoutés aux vêtements indispensables, qu'elle se mit en tête de ranger toutes ces choses le soir même. Très vite, elle s'aperçut qu'une seule armoire présente

dans la chambre ne pourrait accueillir une telle ribambelle de bibelots, de photos, de cadres, de jeux de société, de journaux ou revues, que son entourage avait consenti à mettre dans le coffre de la voiture sachant que c'était l'impérative condition pour qu'elle acceptât de quitter ses corons. Elle voulait par la présence de ces objets se sentir chez elle. Cette illusion ne serait que de brève durée. La vie communautaire ne pouvait lui rappeler que de douloureux souvenirs, son émigration depuis sa Pologne natale en compagnie d'autres déracinés qui partaient vers un très hypothétique bonheur, partageant quelques semaines le peu que chacun emmenait et découvrant la solidarité certes mais également les contraintes de la vie commune, des moments difficiles qu'elle connut encore lors de l'exode des habitants de l'Artois en mille neuf cent quarante. Les colonnes de réfugiés, l'entassement de ces malheureux dans les granges des villages de la Somme, l'angoisse permanente, étaient à jamais gravés dans l'esprit d'Olga. Certes, les conditions étaient aujourd'hui moins dramatiques mais elle revoyait tout cela dans son esprit par le fait de devoir cohabiter avec des visages inconnus, respecter un horaire commun, ne point avoir de projet personnel au fil des jours. Elle avait accepté de vivre ici mais elle aurait tant aimé rester chez elle, surtout avec Alfred, mais il n'était plus. Olga s'empressa d'ôter de ce fatras qu'était sa valise marron le casque d'Alfred se demandant bien où elle pourrait l'installer. Ne trouvant aucune place adéquate, elle décida de l'accrocher à la poignée de la fenêtre jusques au lendemain afin de le voir avant la nuit. Dans le bassin minier, certaines de ses amies lui répétaient souvent qu'elle s'infligeait d'inutiles souffrances en exhibant partout dans son intérieur des souvenirs, des objets relatifs au travail de son mari et à sa disparition brutale mais elle rétorquait qu'elle en éprouvait un impérieux besoin. Un amour quelque peu masochiste l'avait ensorcelée depuis cette tragédie. Elle affectait parfois de l'indignation envers ces veuves qui reprenaient goût à la vie au fil des années, ou qui se remariaient. Ces propos choquaient son entourage et les attristaient à la fois car ils laissaient croire qu'elle ne connaîtrait plus jamais la félicité ; même ses enfants, devenus adultes, sans oublier leur défunt père eussent été contents de la voir retrouver un compagnon si ce dernier lui eût apporté le bonheur que l'on souhaite à une mère. Olga s'était enfermée dans son chagrin et refusait tout concours pour en sortir. Il était donc difficile de prévoir ce que cette vie en communauté produirait sur sa personnalité, les sentiments dans lesquels elle se nichait.

Comme Ernestine, bien qu'elle fût venue en voiture et non par le train, les paysages découverts au cours du trajet la surprisent énormément. Elle avait le vague souvenir d'être déjà passée dans les environs lorsqu'elle avait accompagné Alfred pour un déplacement de la fanfare lors d'un festival d'harmonies régionales mais c'était si lointain... Elle s'étonna de ne plus voir de nombreuses fermes en torchis, d'apercevoir en de nombreuses cours de ferme des signes qui laissaient penser qu'elles n'étaient plus occupées par des agriculteurs et, si elles avaient conservé leur vocation agricole, on apercevait dans la cour ou sur un large trottoir un engin nommé tracteur, symbole de la disparition du cheval de labour. D'autres machines, de taille impressionnante, se remarquaient également et Olga, fille de la mine, non au courant de l'usage de certaines d'entre elles, s'en étonnait beaucoup et l'homme qui conduisait la voiture répondait à ses multiples questions ; sans être paysan, il était par son âge davantage à même de le savoir. La vitesse des véhicules qui les doublaient était aussi source d'étonnement ou d'une naïveté qui amusait notre conducteur. Elle comprit rapidement en voyant de nombreux chantiers de construction de maisons, au repos pendant les intempéries, que la campagne ne pouvait résister aux impérieux besoins de loger les gens. Dans son coron, les veuves de mineurs mesuraient l'importance pour elles d'avoir une maison, modeste certes, mais c'était un toit et le confort quoique loin de celui des nouvelles habitations leur avait toujours paru suffisant, voire moderne. Ce qui l'étonna aussitôt dans la maison de retraite ce fut la présence d'eau chaude au lavabo et elle songea à sa grosse bouilloire, toujours bien remplie et bien

chaude soit pour la toilette, soit pour passer le café qu'elle n'accompagnait jamais d'un petit verre de rhum comme le faisaient Alfred et ses camarades de la mine. Le sifflement de la bouilloire, le parfum du savoureux café qui ne restait pas longtemps au fond de la cafetière, l'odeur des pommes de terre et des lardons rissolant dans la casserole en émail ou le bouillonnement de l'énorme marmite de soupe dont on trouvait toujours qu'il eût fallu y ajouter encore d'autres ingrédients malgré la présence de pommes de terre, de poireaux, de carottes, de navets, d'une tête d'ail, complétés selon la saison de feuilles d'oseille ou d'une tranche de potiron, sans oublier la perle des parfums fournie par le persil, le céleri ou le cerfeuil. Cette soupe onctueuse, quoique parfois trop épaisse, réchauffait les gens de la région qui dans leur profession affrontaient les rigueurs de l'hiver, qu'il s'agisse du cantonnier déblayant les voies enneigées, du terrassier qui finissait par user en même temps que lui sa pelle et sa brouette, de l'agriculteur lors de l'arrachage des betteraves sucrières ou fourragères. Olga songeait que ces odeurs ou petits bruits familiers seraient sans doute absents de ce lieu qu'elle jugeait aseptisé. Faisant toutes ses réflexions en sa tête fort âgée mais parfaitement lucide, elle acheva de vider ses valises et se décida enfin à éprouver le confort ou la rudesse de son lit. Un rapide coup d'œil vers le casque de son époux comme pour le prendre à témoin de la situation nouvelle qu'elle découvrait, sans lui, sans sa maison et sa courette, sans les rues vivantes de ses corons.

Après avoir quitté le réfectoire, Maria, rebaptisée Martha par la sourde Ernestine, avait gagné sa chambre également, trop éprouvée par ce long voyage selon ses propres dires, au cours duquel il lui avait fallu emprunter l'autobus et le train successivement. Forte de caractère et ayant conservé une certaine vitalité pour son âge, elle avait obstinément refusé que quiconque l'emmenât en voiture, pas même Joëlle, sa petite-fille préférée qui venait d'obtenir son permis de conduire et qui eût été si contente et si fière de transporter sa grand'mère bien que, sans le lui avouer, elle éprouvât beaucoup de tristesse au départ de celle-ci connaissant par cœur les excuses fournies par ses parents qui, sans être dénuées de tout fondement, lui paraissaient malgré tout un peu cruelles. Elle s'était empressée deux jours avant le départ de Maria de lui proposer de l'emmener, dans sa voiture, d'occasion certes mais dont elle était si fière auprès de ses copines de travail, au Calvaire des marins pour s'y recueillir une ultime fois car elle savait bien que Maria n'était point dupe et mesurait que jamais plus elle ne pourrait y venir. Très touchée, Maria avait aussitôt accepté et il lui fallut peu de temps pour se vêtir chaudement, car la bise était particulièrement vive ces jours-là. Joëlle n'hésita pas une seconde à faire un petit détour, à la demande de sa grand'mère à la fois pour acheter une branche de gui qu'elle associa à deux rameaux de houx, chez une fleuriste du voisinage, et pour observer une dernière fois le port de pêche. Naturellement, la vision de la mer, plutôt calme en ce jour, la faisait songer à la disparition de Louis et lui rappelait de tragiques souvenirs mais, les chalutiers peu secoués par la houle, les mouettes, juchées sur la passerelle qui permettait l'embarquement dans les ferries, moins nombreux en cette période, les goélands, moins bavards que d'ordinaire en leur habit de plumes refroidies par un fort hiver, un minéralier entrant dans le port industriel, fortement chargé, guidé par un remorqueur tandis que l'interminable corne de brume ajoutait une note vivante à un paysage portuaire un peu figé, lui rappelaient tant de souvenirs. C'était son enfance, quand son père, marin pêcheur lui aussi, revenait mouillé et fourbu et qu'elle courait au-devant de lui sur le quai du port. C'était son adolescence, lorsqu'elle longea le quai et que d'intrépides mousses la sifflaient sans qu'elle ne leur répondît. C'étaient ses années de vie commune avec Louis lorsqu'ils allaient au bout de la jetée aux piliers de bois verdissant par les vagues pêcher avec un grappin de très petite taille qu'ils lançaient dans les flots, ayant des difficultés pour se comprendre en

raison du vacarme d'un vent tumultueux, qui décoiffait toute chevelure si rebelle fût-elle, et d'une houle très active.

Maria arriva au Calvaire des marins et songea inopinément à ce curieux rêve élaboré par Dame Hypnose dans lequel avait disparu le nom de son époux. Elle n'en dit rien à Joëlle et alla déposer son petit bouquet aux essences hivernales en pensant très fort à Louis auquel, par pudeur, devant Joëlle, elle n'osa pas crier au revoir et encore moins adieu car ce mot lui eût trop fait mal. Elle avait beau reprocher à la mer la perte de son mari, elle semblait attirée par les vagues et les observait tel un ami que l'on quitte pour toujours. Un dernier regard vers les flots, une dernière prière muette pour l'âme de son époux, un dernier coup d'œil vers les falaises anglaises peu visibles pour ses yeux fatigués, qui avaient veillé tant de fois, en réparant un chalut, en tricotant un épais gilet, et qui avaient trop souvent pleuré depuis ces si longues années de solitude. Maria aurait voulu aller un jour en Angleterre mais elle n'en eut ni le temps, ni l'argent, et se contenta de rêver en regardant les ferries déverser ou engloutir les touristes britanniques. La sirène, signalant le départ de ces monstres maritimes qui se targuaient de leur grandeur auprès des minuscules chalutiers étaplois et qu'elle entendait autrefois, lourdement chargée de son panier de moules à vendre, lui signifiait que ce ne serait pas encore pour cette fois, qu'elle resterait à quai, ce qu'elle fit toute sa vie durant. Son seul départ fut hélas celui qui devait se dérouler le surlendemain vers la maison de retraite.

Maria quitta le Calvaire des marins émue mais satisfaite de n'être point partie sans en avertir en quelque sorte son cher Louis, qu'elle avait étrangement l'impression d'abandonner en s'exilant dans une campagne, inconnue, loin de la mer, qui lui semblait très lointaine alors qu'elle faisait partie de cette même région du Nord de la France. Ce déracinement était autant éprouvant pour Maria que pour Olga ou Ernestine, elles qui pourtant, un jour de Mardi gras avaient tant voyagé, erré, parcouru d'étranges paysages, grâce à Dame Hypnose, sans avoir eu l'impression du bonheur de l'évasion. Qu'en restait-il dans leurs souvenirs ? Quelques bribes, quelques pensées confuses, quelques doutes, de nombreuses interrogations. Parfois, en se couchant, elles se demandaient si elles n'allaient pas revivre une telle aventure et elles ne savaient s'il fallait qu'elles souhaitent retrouver un univers plein d'étrangeté ou qu'elles redoutassent d'être encore prisonnières d'un tel engrenage si oppressant. Quand ces pensées traversaient leur esprit elles craignaient de s'endormir et cherchaient des subterfuges pour repousser le sommeil. Mais celui-ci les terrassait et elles étaient surprises, rarement déçues, de s'éveiller le lendemain en n'ayant fait aucun rêve ou en ayant rêvé une histoire des plus banales mélangeant quelques simples événements de leur journée, sans qu'elles en aient ressenti des sentiments très forts, des souvenirs très vivaces à l'aube, bref le songe de chacun des mortels qui vous laisse indifférent. Sans doute une telle pauvreté dans la création, dans le scénario, ne peut être le fruit du travail si méticuleux et original de Dame Hypnose. Nos trois veuves malgré les tourments qu'elle leur avait imposés en étaient persuadées et regrettaient presque de ne pas l'en avoir remerciée. La dualité de leurs rêves ne s'expliquait pas vraiment mais, telle la vie avec ses bons ou mauvais moments, elle devenait une nécessité pour que ces rêves fussent reconnus comme tels et non point comme de vulgaires idées farfelues qui ne valaient guère la peine d'être imaginées pendant le sommeil ; une simple lueur du jour naissant suffirait à les balayer de notre esprit ne laissant en nous aucune trace indélébile.

Maria, qui était donc arrivée dans cette pension de gens plutôt octogénaires que septuagénaires, que l'on nomme sur un ton un peu méprisant les vieillards, avait trouvé le

chemin particulièrement long malgré les bavardages incessants de ses voisins dans l'autobus qui l'amena à la gare et malgré sa lecture du journal, assise dans le train, une lecture d'un article fade, ou qu'elle jugeait ainsi n'ayant point son esprit absorbé par son quotidien habituel mais plutôt par toutes les questions qu'elle se posait quant au lieu, à la chambre, aux autres pensionnaires qu'elle allait découvrir. Elle observa peu le paysage et le trouva plutôt terne, sans la présence de la mer, sans relief, d'autant que la voie ferrée était plutôt encaissée entre des talus couverts d'une herbe sans vigueur au mois de Janvier, sans originalité car selon elle chaque petite gare de campagne ressemblait fort à la précédente si bien qu'elle demandât à diverses reprises à d'autres passagers si sa destination était proche, craignant de ne pas descendre au bon endroit. Seul un chevreuil qu'elle aperçut à la lisière d'un bois lui apporta une impression de vie, un petit moment de bonheur. Elle pensa que ces tas de fumier qu'elle entrevoyait de temps à autre entre les fermes et leurs pâtures et sur lesquels il n'était pas rare d'apercevoir des poules accompagnant un coq qui ne prenait aucun soin des couleurs variées de ses plumes en cherchant sa pitance dans ces immondices, enlaidissaient le paysage ; elle préférerait assurément quelques petites mares dont la surface était partiellement gelée près desquelles quelques oies, dont la blancheur n'était plus que légende, ou quelques canards, qui conservaient par contre le joli vert bouteille de leur cou , déambulaient nonchalamment n'osant pas déranger un dindon à l'œil perçant qui glougloutait en s'affirmant dans son territoire. Elle s'était imaginée une campagne où les faisans au plumage féérique, les perdrix à la démarche courbée ou les lièvres aux alertes enjambées pullulaient et elle n'apercevait que de banals animaux de basse-cour. L'heure n'était pas propice à de telles rencontres visuelles. Il n'était pas non plus impossible que Maria eût quelques préjugés quant aux paysages campagnards qu'elle découvrait de plus à l'époque de la saison morte. Quand elle vit enfin la gare et qu'un employé de la maison de retraite, prévenu de son arrivée, la salua et lui porta sa valise fermée par un cadenas plus dissuasif que solide, car il fallait protéger tous les objets de sa garde-robe, intimes ou secrets, qu'elle avait sélectionnés pour son départ, elle fut un peu réconfortée en arpentant cette allée plantée d'arbres, certes dépouillés excepté un majestueux cèdre bleu et deux ou trois sapins qui dominaient la pelouse, et cette apparence forestière du manoir où elle allait demeurer lui permit d'affronter les premiers instants de son exil.

Pendant les premières semaines de leur nouvelle vie, Maria, Olga et Ernestine passèrent de nombreuses heures isolées dans leurs chambres respectives. A l'heure des repas, Ernestine prit l'habitude de s'asseoir à côté de Gertrude qui avait été paysanne également et qui avait principalement pour sujet de conversation les souvenirs du monde agricole de son enfance ce qui intéressait l'une et l'autre. Quand Maria venait prendre place à une table voisine, où elle ne causait qu'à Angélique qui savait encore tricoter et prenait plaisir à le démontrer, Ernestine lui lançait un « bonjour Martha » ce qui exaspérait Maria qui lui avait maintes fois répété qu'elle se prénomme « Maria » mais les tympanes d'Ernestine ne faisaient plus la différence entre la sonorité de ces mots. Quant à Olga, habituée à jouer à la manille dans la salle des fêtes de son coron, elle parvint à convaincre d'autres pensionnaires de peupler les heures d'interminables cartées sans véritable enjeu, si ce n'était celui d'oublier que ces parties ne cesseraient que le jour où l'une d'elles serait invitée à vivre en un monde sans certitude aux yeux des vivants. Ernestine n'avait pas encore retrouvé dans le labyrinthe de sa mémoire pourquoi le prénom d'Olga lui disait quelque chose. Elle ne questionna pas Olga à ce sujet et se contenta, pendant les parties de cartes, auxquelles elle ne participait jamais, de fixer le regard, les yeux, les attitudes d'Olga espérant dénicher le moindre début d'une explication ; elle n'ignorait pas que bien d'autres femmes devaient se prénommer ainsi mais, sans savoir pourquoi, d'une manière intuitive, il lui semblait qu'Olga n'était pas n'importe quelle Olga. Obstinée comme l'étaient souvent les campagnards, elle ne se lassait

pas d'y réfléchir. Nos trois dames restaient donc étrangères comme si rien ne les avait jamais réunies dans une pensée presque similaire.

Un soir où une veillée avait été organisée, un animateur, en l'occurrence l'ancien aumônier de la paroisse voisine, leur fit un petit exposé d'histoire locale avec une telle passion que ces vieilles femmes écarquillaient les yeux en écoutant ce récit comme elles le firent jadis en écoutant leur instituteur, utilisant de belles cartes murales imagées pour les faire voyager en Afrique, parmi les éléphants, les zèbres et les lions, ou bien encore en Asie, dans une jungle épaisse où régnait le tigre. Au cours de cette charmante soirée, l'orateur ou plutôt le conteur parla de la région du Nord de la France dont il connaissait merveilleusement l'histoire, qu'il s'agisse des tribus gauloises installées dans les vallées, des villes médiévales aux activités artisanales qui faisaient la richesse de la Flandre, de l'Artois, des Etats du domaine bourguignon, de l'épisode cocasse du Camp du drap d'or ou des hommes illustres notamment ceux de la Révolution française dont ce prêtre ternissait un peu l'image en raison de ses propres convictions tout en s'en excusant par avance auprès de son auditoire. Lorsqu'il aborda les années de la Grande guerre, les auditrices devinrent des actrices et voulurent apporter leurs propres souvenirs, les images de leur vécu. L'aumônier eut donc envie de faire davantage connaissance avec ces dames et les questionna sur la terre de leur enfance. Chaque pensionnaire apprit en une soirée beaucoup plus de choses sur ses congénères qu'il n'en avait glanées au cours des repas, des heures au foyer, depuis plusieurs mois ou semaines. Chacune sut alors que Maria avait quitté la région côtière, qu'Ernestine avait délaissé à contrecœur sa campagne d'Ostrevent, qu'Olga avait laissé derrière elle le pays des terrils de l'Artois. Le prêtre, fort habile à faire s'épancher sur leurs origines ces vieilles dames qui s'étaient souvent enfermées dans un mutisme dont elles sortiraient de moins en moins, leur fit décrire sommairement leur ancien lieu de vie. Maria fut très fière d'évoquer le littoral du Pas-de-Calais étant d'ailleurs sincèrement convaincue qu'il ne pouvait exister de plus belle région que la sienne. Certaines pensionnaires en profitèrent pour évoquer leur premier voyage à la mer, lors des premiers congés payés notamment, ce qui fut le cas d'Olga. Si les époux de toutes ces veuves de la pension avaient, comme on le disait alors, vu du pays lors de leur service militaire, il n'en était pas de même de toutes les veuves de cette maison, jadis à vocation religieuse et ignorant de ce fait la mixité, qui avaient rarement quitté leur village ou leur environnement immédiat. Elles en avaient rêvé mais avaient toujours dû remettre ce projet chimérique à un lendemain qui ne vint jamais. Ernestine n'eut pas grand-chose à dire car, après avoir écouté, comme elle le put, en raison de sa surdité naissante, ses voisines dans cette salle commune, elle pensa que sa campagne ressemblait fort à celle des autres. Lorsque Olga commença à présenter son pays noir, elle remarqua aussitôt la moue que firent certaines dames pour qui le seul nom de pays minier évoquait un lugubre décor même en notre région septentrionale. Cela suffit à inciter Olga à décrire ses corons avec tous les détails qui en changeraient la triste image. S'il lui fut difficile de gommer la poussière de charbon d'un idyllique tableau, quand elle présenta les coutumes gastronomiques elle amusa son auditoire et, lorsqu'elle se mit à parler avec beaucoup d'émotion du labeur des mineurs, elle suscita une sincère admiration et une certaine compassion pour les « gueules noires ». Elle avait réussi avec brio, malgré une articulation des mots un peu malaisée en raison de son âge, son exposé et elle en éprouva une évidente satisfaction. En l'écoutant, Maria, ayant enveloppé ses épaules de son châle qu'elle quittait peu, car cette maison de retraite était un peu froide, voulut prendre à témoin une pensionnaire qui, sans être elle-même issue de la côte, avait un parent sur le littoral, pour exprimer avec vigueur, une vigueur toute relative chez cette octogénaire, que le métier de marin pêcheur n'était guère plus enviable que celui de mineur. L'aumônier qui avait pris beaucoup d'intérêt à écouter ces vieilles femmes sut habilement rassembler en

une même famille toutes ces personnes dont la vie n'avait guère été facile quelles que fussent les professions de leurs époux ou d'elles-mêmes, plusieurs d'entre elles ayant dû travailler après le décès de leur mari. Ernestine apprit alors que Maria portait ses lourds paniers de moules par tous les temps comme elle-même affrontait les intempéries dans les profonds sillons labourés ou parmi les betteraves qu'elle sarclait. Olga avait un peu expliqué en quoi consistait la besogne d'une « cafus », d'une trieuse de charbon, sur le carreau de la mine. Une meilleure connaissance réciproque naquit de cette veillée. Celle-ci s'acheva et quelques souvenirs supplémentaires agrémentèrent les conciliabules des pensionnaires regagnant, par elles-mêmes ou en fauteuil roulant leurs chambres. Olga, Ernestine et Maria mesuraient en ce moment leur grande chance d'être restées valides.

Quand elles furent seules dans leurs chambres respectives, bien que le sommeil commençât à diminuer leur pouvoir de réflexion, chacune des dernières pensionnaires arrivées, Ernestine, Olga et Maria, eut les mêmes interrogations. En écoutant les descriptions des lieux de provenance des membres de cette communauté de dames, lorsque nos trois veuves entendirent chacune à leur tour les deux autres, elles n'eurent pas besoin de faire beaucoup d'efforts pour imaginer leur cadre de vie car il leur sembla avoir déjà emprunté un chemin, ou une route peut-être qui aurait traversé ces paysages. Même dans la description succincte de la campagne par Ernestine, Olga et Maria crurent reconnaître certains éléments. C'est ainsi que Maria se sentit transportée aussitôt près du bois de noisetiers, puis du bosquet de charmes qui menaient au village d'Ernestine et, quant à Olga, non seulement elle devina ce lilas enjambant le mur de la cour de la mairie du village d'Ernestine, mais elle aperçut la demeure de celle-ci avant même qu'Ernestine n'en eût précisé l'aspect. Ernestine n'échappa pas à cette impression troublante et elle perçut nettement les terrains vagues parsemés de frênes que Maria traversait régulièrement et l'écluse face aux terrils qu'Olga rencontrait sur le chemin du retour. Sans être en mesure de déceler des éléments aussi précis, Olga et Maria, réciproquement, ne furent pas dépaysées en imaginant le terroir de chacune. On pourrait objecter le fait qu'un bois de noisetiers, un bosquet de frênes, une écluse, des terrils, quelques lilas dans une cour, ne constituent pas des preuves probantes d'une connaissance d'un coin de campagne, d'un chemin le long d'une falaise, d'un canal desservant une région minière, mais on doit s'étonner du fait que nos veuves n'aient pas ressenti le même trouble en écoutant d'autres pensionnaires. Ernestine, qui ne se contentait jamais d'une impression, d'un doute, au cours de cette soirée avait enfin réalisé que celle qu'elle appelait Martha se prénommaient en réalité Maria, ce qui accrut sa perplexité d'autant que ce prénom de Maria, tout comme celui d'Olga ne lui était pas étranger. Elle osa en parler à une nouvelle amie, Joséphine, qui avait sa chambre au bout du couloir, et qui fredonnait les chansons du passé avec mélancolie. Cette dernière s'excusa de ne pouvoir répondre proposant le hasard comme réponse universelle. Ernestine n'insista point mais elle avait espéré une collaboration plus efficace pour résoudre cette énigme. La situation semblait bloquée.

Mardi gras approchait. La directrice de l'établissement aurait besoin de volontaires pour préparer et cuire des crêpes pour l'ensemble des pensionnaires et le personnel de la maison. Rester longtemps debout à côté du fourneau n'était plus possible pour la majorité des vieilles femmes. Aussi une employée songea-t-elle à Maria, Ernestine et Olga, peu vaillantes mais valides. De plus, selon les traditions dans les internats ou communautés, n'était-il pas logique que les dernières arrivées fissent plaisir aux anciennes, terme un peu équivoque dans ce petit monde de septuagénaires ou octogénaires ? Sollicitées, nos futures cuisinières ne pouvaient refuser en dépit d'une légitime appréhension.

Le jour fatidique arriva. Nos héroïnes d'un soir ne pouvaient se dérober n'étant pas même enrhumées et elles préparèrent de concert la pâte à crêpes bien qu'Olga soutint sans succès l'idée que la bière était un ingrédient nécessaire pour élaborer la pâte. Cette suggestion fut repoussée mais l'ambiance resta courtoise, parfois riante, entre nos dames de la cuisine. Il fallait maintenant que la pâte levât. Cette attente préliminaire nécessaire leur offrit un peu de repos dans les fauteuils couverts de coussins brodés du foyer.

Lorsque les convives un peu plus bruyants que de coutume retrouvèrent leur place dans le réfectoire, une cuisinière attirée de la maison fournit aux cuisinières improvisées de lourdes poêles moins maniables que les leurs et une louche au métal usé excepté celle toute neuve qui échut à Olga. Sans se le dire et sans le savoir, elles rumaient des pensées qui se ressemblaient fort. L'image du mari mort un Mardi gras les harcelait chaque année en ce jour particulier du calendrier. Elles furent toutes trois davantage surprises, sans rien en communiquer à quiconque, lorsqu'en remplissant une première fois leurs poêles respectives, contrairement aux années précédentes, elles se souvinrent de l'étrange apparition que Dame Hypnose avait provoquée chez elles ou dans leur rêve, car elles se demandaient toujours un peu si ce n'avait pas été réel, tellement le choc que cette vision avait induit était resté vivace en leur corps pendant de nombreuses années. Chacune éprouva de la réticence à verser l'intégralité de la pâte contenue dans sa louche et cette hésitation mutuelle fut remarquée tant par Olga, que par Ernestine ou Maria. Stupéfaites, elles se regardèrent ne sachant qui oserait parler de cela en premier. Sans dire mot et se ravisant, Maria se décida à vaincre ce sortilège et à remplir sa poêle, mais une force inexplicable la retint. Olga qui eut la même idée fut victime à son tour de la même fâcheuse surprise et poussa un juron, ce qui n'était point fréquent chez elle et qui n'avait pas du tout été perçu par ses voisines. Ernestine fit un signe de croix, une habitude qu'elle avait dans les situations difficiles sans en pouvoir prouver du reste l'efficacité. Elle empoigna plus fermement sa poêle et essaya brusquement d'incliner sa louche pour en déverser le contenu de pâte tout juste épaissie sans plus de succès que celui de ses voisines. Ernestine prétexta une douleur du poignet et dit qu'elle reviendrait dans quelques instants. Olga inventa un petit malaise nécessitant un peu de repos. Maria ne fut guère plus téméraire et affirma revenir aussitôt juste le temps de quérir son châle oublié dans sa chambre. Ces différents stratagèmes conduisirent involontairement nos trois veuves dans le parc du manoir sans se préoccuper du froid qui pouvait leur être fatal.

Arrivée la première, Ernestine s'était assise sur un banc, au bord de la pelouse attristée par l'hiver d'autant que la neige l'avait fuie, au pied d'un robinier dont, à la belle saison, les grappes de fleurs blanches inondent la pelouse d'un parfum qui rivalise de douceur avec celui des pins jouxtant la même allée. A peine s'était-elle installée que la nuit tomba, ce qui l'étonna beaucoup car la durée du jour commençait à croître et il lui parut que l'obscurité était arrivée prématurément. Un froid vif l'avait accompagnée sans pour autant transir Ernestine. Un manque de cohérence planait dans le parc. Ernestine eut à peine le temps de constater ces étrangetés que Maria, qui était bien allée chercher son châle, qui ne fut pas superflu dans le parc assoupi, avait, elle aussi, choisi cet endroit pour s'isoler alors qu'elle eût été bien mieux dans sa chambrette en dépit d'un chauffage modéré. Elle n'avait pas ce bon feu dans lequel elle plongeait autrefois de succulents harengs saurs qui régalaient par leur odeur toutes les demeures voisines à moins que le même parfum inévitable ne sortît également des autres habitations, ce qui était fréquent en hiver. Un peu chagrinée par la venue de Maria qui

découvrait son mensonge sans pouvoir heureusement dissimuler le sien, Ernestine préféra ne rien dire et s'en sentit d'ailleurs incapable physiquement supposant que le froid avait figé ses lèvres. Assises côte à côte, sans se causer comme si c'était leur première rencontre, elles regardaient dans une pénombre qu'un faible lampadaire ne pouvait réellement percer, une forme humaine qui s'avéra être Olga, interloquée de les trouver là, et qui, restant muette, l'air agacé, s'assit sur la petite partie du banc que ses voisines lui abandonnaient sans empressement. Les nuages se firent moins denses et la lune osa apparaître derrière le rideau de peupliers qui délimitaient le domaine du manoir. Cette clarté soudaine et rassurante dévoila à nos trois pensionnaires la variété des arbres qui peuplaient le parc de la maison et mit en évidence le sort très différent que les rigueurs hivernales réservaient aux diverses espèces végétales. Elles n'eurent pas longtemps le loisir d'admirer ce coin de paysage forestier car la lueur de la lune qui mettait de plus en plus en exergue les troncs, les branches, les nuages, les constellations, braqua soudain son faisceau sur une forme imprécise couverte d'une bure. Cette bure intrigua vite les trois femmes et elles n'hésitèrent pas un instant sur le fait qu'elles avaient déjà rencontré une telle personne. Les années passées, l'âge de ces dames, une vue moins précise, une clarté qui, quoique lunaire, ne pouvait éclairer de si loin des détails insignifiants, ne purent aider la mémoire d'Olga, Ernestine ou Maria. Se levant la première pour s'adresser à ses voisines mortes de peur, Olga ne parvint pas à prononcer un seul mot et fut prise d'un identique effroi. Elle implorait du regard ses amies de la pension mais celles-ci attendaient d'elle un semblable mais hypothétique secours. Une force inexplicable leur imposa également un surprenant mutisme. L'être apparu ne bougeait plus, le silence n'était qu'à peine troublé par un froissement de feuilles, un léger craquement d'une branche. L'immobilité de ce personnage imprévu était plus angoissante qu'une démarche qui eût au moins rassuré ces dames qui souhaitaient surtout que cette forme blanche fût une forme humaine. L'unique lumière qui provenait d'une fenêtre du manoir donnant sur le parc s'éteignit. Il eût fallu rentrer plus tôt et chaque veuve se demandait à présent pourquoi était-elle sortie par ce froid, à cette heure, sans but précis, sans l'idée de fuir, de rentrer dans la demeure à l'approche de ce personnage importun. Pourquoi étaient-elles trois à avoir perdu toute sagesse élémentaire, tout comportement sensé, tout pouvoir de parler, de crier, de courir, le même jour ou plutôt le même soir, le soir de Mardi gras ? Ce fut la date de leur égarement mutuel qui sema au plus haut point le désordre dans leur tête mais elles n'eurent pas la force mentale d'analyser cette situation et leur ébahissement fut de courte durée car cette forme blanche, à l'attitude cynique s'approcha enfin du banc où elles s'étaient collées toutes trois dans une attitude affectueuse qu'elles se découvraient pour la première fois.

Relevant à demi le capuchon de sa bure qui couvrait son visage masqué, l'être infernal allait leur parler lorsque simultanément nos veuves reconnurent Dame Hypnose telle qu'elle était apparue un soir de Mardi gras dans la maison de chacune. Par un fait contraire à l'ordinaire, ce masque qui eût dû dissimuler son identité rappela aussitôt à nos vieilles dames l'épouvantable soirée du Mardi gras mille neuf cent cinquante-six où Dame Hypnose les avaient entraînées dans un songe interminable que les quinze années écoulées depuis commençaient tout juste à extraire de leur mémoire en laissant subsister les moments les plus forts, en effaçant par contre les liens qui les unissaient en une véritable aventure spirituelle, dans un monde irréel mais non immatériel . Pourquoi fallait-il encore que cette dame envoûtante s'acharnât sur trois pauvres êtres au crépuscule de leur existence ? Dame Hypnose leur fournit des explications :

« Oui Olga, Ernestine, Maria, c'est bien moi, Dame Hypnose qui suis devant vous. Sans doute ne savez-vous plus vous être déjà rencontrées et les doutes d'Ernestine relatifs au prénom de Maria ne furent pas assez convaincants. Le temps vous a ôtée, il est vrai, des facultés que vous possédiez, quand vous vous vîtes et fîtes ma connaissance dans le hangar de mon imagination, je devrais dire de votre imagination. »

Nos veuves, éberluées, se regardèrent alors, eurent envie de se dire n'importe quoi de gentil, de s'embrasser, mais cette force qui les paralysait sur ce banc du parc ne les lâchait plus. Elles durent donc se satisfaire de ce regard naïf et plein d'amitié, tout en ne comprenant pas très bien ce qui leur arrivait. Dame Hypnose reprit alors la parole.

« Je dois vous avouer, sans souhaiter vous décevoir, que votre sort ne m'intéressait plus depuis votre impensable aventure. Il y a tellement d'humains qui espèrent trouver dans le rêve, un amour, une consolation, une gloire, des plaisirs de toute nature, une simple fuite des tracasseries de leur vie quotidienne, que je ne puis les satisfaire tous. Je dois à la hâte confectionner pour beaucoup un songe banal, une petite échappatoire, le rêve d'un instant. Ne croyez point qu'il me soit facile de créer des rêves exceptionnels pour tous, chaque jour. Ne vous avais-je pas clairement signifié que mon pouvoir possédait des limites n'étant pas d'essence divine ? Aussi suis-je contrainte de choisir quelques êtres qui ont un désir intense, constant, indestructible, suscité par un sentiment noble, l'amour, un amour indubitable, inébranlable, que la perte de l'être aimé a rendu inexprimable, ineffable. Ce sont eux qui m'intéressent, que j'admire, auxquels j'offre des rêves insensés, qui les marqueront leur vie durant. Certes, pour paraître véridiques, ces errances de l'esprit ne peuvent être uniquement merveilleuses. A l'image de la vie, elles mélangeront les souffrances et les joies pour donner davantage d'importance aux moments les plus rares, ceux de bonheur. Vous fîtes partie de ces êtres que j'ai en quelque sorte privilégiés. Il est possible que vous ayez cru au contraire avoir été choisies pour un châtement immérité, des tourments interminables et insoutenables. Revoir quelques instants les paysages qui vous étaient familiers avec un regard émerveillé alors que chaque chemin, chaque sentier, vous paraissait toujours morne, depuis le décès de votre époux dont l'image s'inscrivait toute entière dans votre esprit, ne laissant plus de place pour contempler autre chose que le visage de votre mari. N'était-ce pas un agréable présent que je vous fis ? Croire à la possibilité de revoir, même un court instant, votre bien-aimé défunt, n'était-ce pas encore un précieux espoir ? Certes, la stupeur qui vous envahit lors de cette apparition ne s'apparente pas aux délicieux souvenirs et pourtant, si vous y réfléchissez sereinement aujourd'hui, n'avez-vous pas l'impression d'avoir connu un inouï bonheur, celui d'entendre votre époux vous parler. Ernestine, tu fus la plus courageuse et tu osas lui répondre un « oui » rempli d'émotion. Olga, je te croyais plus solide d'esprit, toi qui osais affirmer la non-existence de l'au-delà, tu perdis toute raison. Il est vrai que ton apparente force de caractère s'abritait souvent derrière les idées fortes de ton mari. Quant à toi, Maria, tu eus la force de demander pardon à ton époux pour ton refus d'aller vers l'inconnu, même avec lui. Je le comprends fort bien. Les humains demandent souvent l'imprévisible, le chimérique, mais ils ont besoin de certitudes, ils craignent le vide, le néant, où l'on ne peut s'accrocher à rien de concret, même aux choses les moins agréables, aux êtres les plus vils, aux événements les plus douloureux.

Je n'envisageais plus de vous retrouver, laissant à Dieu, au Diable, aux Divinités qui peuplent le surnaturel le soin d'agencer la fin de votre vie et de vous préparer aux rêves éternels. Le hasard, car il n'est point une entité si curieuse que lui, vous amena toutes trois dans cette même maison, sans que je sois responsable de cette rencontre fortuite. Le destin réalisa une rencontre que je n'avais pour ma part voulue et réalisée que dans un monde virtuel.

Je tenais à m'en expliquer auprès de vous et j'étais, je dois le confesser, si curieux et impatient d'assister à ces retrouvailles que je n'eusse jamais imaginées que je décidai d'user d'un nouveau stratagème. A présent, je suis satisfaite et je crois bien ne plus jamais vous revoir. Vous participâtes à l'un de mes scénarios les mieux réussis et je ne pense pas me flatter en l'affirmant. Adieu, chère Olga, chère Ernestine, chère Maria, je vous abandonne au monde réel, à votre destinée. »

Dame Hypnose disparut, du moins on le suppose, car nos trois veuves sentirent quelqu'un secouer vigoureusement leurs bras. Simultanément, elles ouvrirent les yeux, reconnurent en écarquillant des paupières un peu collées les murs du foyer de la maison de retraite, décorés avec goût mais simplicité pour la fête de Mardi gras. Se redressant un peu, elles constatèrent qu'elles étaient toujours dans le fauteuil où elles prenaient un peu de repos en attendant de cuire les crêpes tandis que la pâte levait. Elles s'étaient assoupies, toutes trois, côte à côte. Une employée de la maison venait d'agiter leurs bras pour les éveiller. Elles se regardèrent toutes trois, d'un air complice, se donnèrent la main avec une tendresse qui surprit et troubla les autres pensionnaires présents. Doucement elles se levèrent, se dirigèrent vers les cuisines et se mirent à cuire les crêpes d'un Mardi gras qui les unit dans un même secret. Si Dame Hypnose les vit alors, elle dut s'en émouvoir et eut de bonnes raisons d'être satisfaite.